

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Sommaire :—FEUILLETON, Prudy, Souvenirs d'Amérique, (suite).—CRITIQUE, La Bible en Espagne.—Histoire du Consulat et de l'Empire.—Le diable dans la plaine de Saint-Denis.—Lord Byron à Genève.—Un trait d'histoire moderne, traduit de Schiller.—Tableau météorologique soumis à la Société des Amis.—Histoire de la Semaine.—Variétés.

POUR LA REVUE CANADIENNE.

1. — Enigme.

Je suis d'humeur leste et volage ;
Ne m'a pas qui voudrait m'avoir ;
Qui ne cherche point à me voir
En acquiert souvent l'avantage.
Qu'on me laisse une fois partir,
Il est rare que je revienne :
Il faut donc que l'on se souvienne
Qu'on doit bien ferme me tenir.
A l'amant je suis secourable :
Sans horloge, pour l'obliger,
Je fais sonner cette heure aimable
Qu'on nomme l'heure du berger.

[Le mot de cette énigme au prochain numéro.]

FEUILLETON.

Prudy.

Homo homini lupus.
(ROMAN.)

[SUITE.]

La première raffale se déchaina enfin sur nous avec une rage inouïe, et, vers dix heures, nous étions en plein ouragan. Le roulis devint si violent que tout se mit à danser et à se heurter dans le navire. Les lames commençant à déferler par-dessus les bordages, nous nous réfugiâmes, Prudy et moi, sous le rouffe, où nous trouvâmes les passagers, silencieux, les uns blottis dans leurs couchettes, les autres groupés autour de la table, à laquelle ils se cramponnaient chaque fois que le bâtiment était précipité sur le côté. J'arrivai deux tabourets à l'un des piliers de la cabine et j'y fis asseoir Prudy à mes côtés, la maintenant d'un bras et m'attachant de l'autre au pilier. On nous laissa faire sans rien dire. Chacun restait l'œil cloué par une invincible fascination sur les vitres de la porte, par lesquelles on découvrait l'avant du navire tantôt se dressant vers le ciel, tantôt replongeant brusquement au milieu d'une nappe d'écume phosphorescente. Chaque fois que la *Jeune-Sally* redescendait ainsi avec une telle vitesse que le plancher semblait se dérober sous nos pieds, je sentais la main froide de Prudy serrer convulsivement la mienne, et son haleine restait suspendue jusqu'à ce qu'en sentant le navire se relever péniblement, sa poitrine se soulagéât par un long soupir.

Nos compagnons, plus familiarisés avec les dangers de la mer, contemplaient ce tableau de sang-froid ; quelques-uns même plaisantaient et se mirent à conter, pour passer le temps, des

histoires de naufrages assez peu rassurantes. Le commis-voyageur affectait une indifférence qu'il était loin d'éprouver, et défiait l'Océan de l'engloutir avec une impertinence vraiment gasconne.

—J'ai souvent voyagé sur des navires de guerre, dit-il, et j'ai oui dire aux officiers qu'un bâtiment n'avait que deux chances de périr, par une voie d'eau ou en étant jeté à la côte ; mais qu'en pleine mer, tant qu'on manœuvrait bien, il n'y avait réellement aucun danger. Or, ces diables d'Américains sont des marins consommés, la *Jeune Sally* est alerte et fringante comme une fillette de quatorze ans. Nous sommes à cent lieues de terre !... Narguez du vent et de l'orage, comme dit Zampa !

—Ignorez-vous donc, répliqua le Génois avec un calme ironique, ce que c'est qu'un navire qui engage ?... Vous sauriez alors qu'on peut être englouti en pleine mer, par la seule force des vagues, sans que ni l'habileté des hommes ni la solidité des planches puissent l'empêcher.

—Qu'appellez-vous donc engager, demanda Gabriel d'un ton moins rassuré.

—Un navire engage lorsque, jeté sur le flanc par une lame, il en reçoit plusieurs autres sans pouvoir se relever ; alors il se remplit d'eau, la mer le mange et il coule à fond en trois minutes.

Un silence général suivit cette définition, à laquelle les éléments qui rageaient autour de nous semblaient prêts de donner une sinistre application.

—Je me rappelle, continua Tommaso, qu'un soir nous doublions le cap de Bonne-Espérance, par un temps à peu près semblable à celui-ci ; mais la mer du Cap est autrement terrible que votre mer des Bermudes. Nous fuyions devant le vent, complètement à sec de voiles, lorsque, je ne sais comment cela se fit, nous nous nous trouvâmes tout à coup bord à bord avec un grand Indiaman, un navire de la compagnie des Indes. Nous étions si près l'un de l'autre et le vent nous poussait sur lui avec une telle raideur, qu'un choc paraissait inévitable ; c'était notre perte à nous ! nous voyions déjà nettement les figures des lascars accrochés aux bastingages, lorsqu'une lame énorme, une montagne s'éleva entre nous et nous sépara ; l'instant d'après nous passions à la place où avait été l'Indiaman, mais nous eûmes beau regarder autour de nous, plus rien !... Il avait disparu !

Un nouveau silence succéda à cette lugubre histoire.

—C'était peut-être le *Voltigeur Hollandais* ou quelque autre fantôme de navire ! dis-je en riant à Prudy, dont je remarquai la pâleur.

Je n'eus pas le temps d'en dire davantage ; une vague croula sur le rouffe, faisant craquer les ais, et sauter la porte en dedans. Le garde-manger fut défoncé ; la vaisselle, balayé par l'eau tourbillonnante, s'éparpilla dans la chambre, la jonchant de débris et de sauces répandues. Au milieu du désordre, tandis que chacun culbuté par le choc se relevait comme il pouvait, le mate parut à la porte, la figure blémie par le froid, son chapeau goudronné enfoncé jusqu'aux yeux, et ruisselant d'eau de la tête aux pieds.

—Allons, messieurs, s'écria-t-il, il faut que vous mettiez la main à la pâte ; nous ne sommes que quatre pour manœuvrer le bâtiment, et la mer est si dure qu'il faut deux hommes au gouvernail, qui est-ce qui est de bonne volonté ?

—Moi ! dis-je aussitôt, Gillian, faites de moi ce que vous voudrez.

—Mon enfant, reprit le marin en se tournant vers la jeune femme, vous ne pouvez rester ici ; vous êtes exposée à être maltraitée par les lames qui défonceront peut-être le rouffe d'ici à une demi-heure. Le grand canot vient d'être emporté, et toutes nos cages à poules sont en pièces. Descendez en bas, couchez-vous et prenez patience, ça sera fini demain matin ; après tout, c'est une mauvaise nuit à passer.

Je soutins Prudy dans le trajet qu'elle avait à faire pour atteindre à l'escalier conduisant dans la chambre de l'entrepont. Je l'aidai à descendre, ce qui n'était pas chose facile, et après l'avoir installée confortablement dans l'une des couchettes établies de chaque côté, je montai lestement rejoindre Gillian, en ayant soin de refermer la panneau.

—Vite à l'œuvre, mon gentilhomme, me dit-il, il ne s'agit plus de rire ici. Il y va du salut du bâtiment. Quand vous serez las, ces messieurs vous remplaceront.

Tu ignores sans doute, mon cher Etienne, que parmi les divers talents que j'ai acquis en voyage, je dois compter surtout un certain dose de connaissances nautiques. Ainsi, je sais en gros la manœuvre d'un navire, et je fais au besoin un timonnier passable. J'endossai donc une veste de toile cirée, je serrai un foulard autour de ma tête, et me plaçant à la roue du gouvernail, vis à vis de Gillian, je me tins prêt à exécuter ses ordres avec promptitude et précision.

—Soyez tranquille, dis-je au mate, je suis un vieux loup de mer, et je n'ai pas peur d'avaler de l'eau salée. Je vais faire tourner la *Jeune-Sally* comme une toupie d'Allemagne.

Tommaso se tenait à quelques pas de nous, les bras passés jusqu'aux épaules dans les gathaubans pour se maintenir contre la violence du roulis. Il se mit à siffler d'un air ironique, Gillian le regarda de travers :

—Est-ce que vous ne trouvez pas que nous avons assez de vent comme cela ? lui dit-il brusquement.

—Pourquoi cela ? reprit le Génois.

—Eh pardieu ! est-ce qu'on siffle durant une tempête ! tenez-vous tranquille, s'il vous plaît.

Tout entier au devoir qui m'était confié, attentif aux moindres signes de Gillian, j'appliquai toute ma vigueur et mon intelligence à la direction du bâtiment. C'est là que gisaient véritablement le péril et l'habileté. Toutes les voiles avaient été serrées successivement ; il n'en restait plus qu'une seule triangulaire fixée au grand étai, entre la misaine et le grand-mât, qui servait à maintenir la cape. Cette allure, extrêmement fatigante pour le bâtiment, a cependant le grand avantage de dévier le moins possible de la route, et de présenter sans cesse l'avant du navire au choc des flots, en les prenant de biais. Le point important, est donc de venir au vent à temps, lorsqu'on voit arriver une

laine, afin d'éviter qu'elle ne vous prenne en flanc.

Malgré l'épaisseur des ténèbres, une espèce de réfraction météorique flottante dans l'air jetait une lueur livide et permettait de distinguer les objets. Les vagues ballotaient le navire en tous sens et le soulevaient à une telle hauteur qu'il semblait prêt à s'élançer vers le ciel comme un oiseau de mer, puis il s'engouffrait brusquement sous une nappe d'eau scintillante qui se déployait avec bruit sur le pont, roulant çà et là les manœuvres et les barriques et nous inondant jusqu'à mi-jambe. Le vent soufflait entre des intervalles d'apaisement assez réguliers, durant lesquels on n'entendait que le bruit assourdissant de la mer furieuse ; mais dès que la raffale commençait à siffler entre les chaînes des haubans et s'engouffrait en tournoyant dans la toile ballonnée dont chaque fil semblait prêt à éclater, alors cette rumeur dominait toutes les autres. C'était quelque chose de sinistre qui glaçait le sang : des voix rauques semblaient hurler dans l'espace ; on eût dit les frémissements d'ailes des démons déchainés ou les râles désespérés des millions d'âmes qui se tordent dans l'enfer.

Les secousses répétées du navire, le vacarme incessant des éléments bouleversés, les clartés fantastiques qui déchiraient la nuit, me causèrent au bout d'un certain temps une espèce de fascination vertigineuse. Je devins peu à peu insensible à l'imminence de la situation : mes nerfs, à force d'être tendus, s'émoussèrent, et mon imagination, harcelée d'émotions, perdit la conscience du péril. L'indifférence succéda à l'angoisse, et je contempnais d'un oeil hébété les masses d'eau colossales se succédant sans fin les unes aux autres pour nous assiéger.

Bientôt le vertige, en s'augmentant, obscurcit tellement ma raison, que j'en vins à douter de la réalité de ma situation. Je m'imaginai assister à une bataille ; je vis sur le fond ténébreux de l'Océan d'innombrables escadrons se ruant au pas de course ; je distinguais les roflets des casques, les aigrettes ondoyantes, j'entendais les décharges prolongées de l'artillerie. Puis l'hallucination changeait tout à coup de forme ; lorsque les nues amoncelées ouvraient en se déchirant des profondeurs sans limites, j'y découvrais des perspectives de portiques, des pagodes, des cathédrales d'où descendaient des légions de séraphins en robes vaporeuses. Toutes ces apparitions se succédaient avec une rapidité étourdissante dans mon cerveau, et pourtant, par un instinct machinal, je continuais à obéir à Gillian. Dans un moment critique, il jeta les yeux sur moi, et me vit chanceler comme un homme ivre.

— Holà, mon garçon, me cria-t-il avec force, attention à gouverner. Vous dormez !... La barre dessous !... Toute dessous, vous dis-je !...

Ces mots m'arrachèrent de la torpeur qui m'envahissait ; je redoublai d'efforts pour secourir le mât. La *Jeune-Sally* décrivit obliquement un demi-tour sur elle-même, et gravit l'énorme montagne ; son beaupré se dressa comme s'il eût voulu crever les nues, puis le navire retomba lourdement dans l'abîme.

Quand je revins à l'effrayante réalité, je me demandai si ce n'était pas encore une illusion, si c'était bien moi qui me trouvais ainsi abandonné à la merci des éléments soulevés, sur un chétif assemblage de planches, si loin des miens, de tout asile, avec la perspective d'une perte imminente. Avec quelle amertume, ami, je soupirai alors en songeant à la patrie, aux miens, à toi, Étienne, qui sans doute en ce moment, te promenais en flâneur sur le bienheureux asphalte devant le perron de Tortoni. Je te voyais en gants jaunes, la badine aux

doigts, laissant tomber, entre deux bouffées de cigare, un œil distrait sur les jolies passantes, et surtout foulant le sol ! un plancher solide !... Ah ! tous les trésors du monde ne valaient pas à mes yeux en ce moment trois pieds carrés de terre ferme.

La bise soufflait si aiguë que j'en perdais quelquefois la respiration. Cependant ma préoccupation n'était pas si forte encore qu'elle m'empêchât d'entendre derrière moi un léger bruit. Je me retournai, et j'aperçus, à ma grande surprise, Tommaso accroupi au bord du panneau à moitié soulevé, et regardant dans l'entrepont d'un air de curiosité satanique. Tout à coup un cri perçant partit d'en bas. Je reconnus la voix de Prudy. Saisi d'une horrible angoisse, j'oubliai tout, j'abandonnai mon poste, et repoussant violemment Tommaso, je me coulai d'un saut en bas de l'échelle et tombai comme la foudre au milieu de la chambre.

Cette large pièce était encombrée de caisses et de malles roulant pêle-mêle avec des craquements diaboliques. La lampe, vacillant sous les coups furieux du roulis, heurtait alternativement le plafond et lançait des intervalles de flamme et d'obscurité. En jetant un regard rapide autour de moi, j'aperçus d'abord Prudy debout, adossée contre la muraille, les cheveux en désordre, les yeux brillants de colère et se défendant avec l'énergie du désespoir contre Manuel qui cherchait à étouffer ses cris. Je m'élançai aussitôt sur le scélérat en le frappant au visage ; je l'arrachai violemment à sa victime qui alla retomber demi-morte sur le lit. Manuel chancela sous le coup, et poussa un hurlement de bête fauve en me reconnaissant. La fureur me transportait à tel point que je me précipitai sur lui et le saisis à la gorge, déterminé à ne plus le lâcher que je ne l'eusse étranglé. Il me prit au corps en s'efforçant de me renverser ; je m'aperçus qu'il râlait, je redoublai, lorsque, par un brusque mouvement, il parvint à dégager sa main droite et à la passer dans son gilet. Je n'eus que le temps de lui arrêter le bras, son couteau était déjà pointé contre mon flanc. Nous lutâmes, lui pour délivrer son poignet que je serrais étroitement, moi pour le désarmer. Le balancement continu du navire nous poussait d'un bord sur l'autre sans parvenir à nous séparer. Tout à coup je me sentis tirer les jambes par derrière, je perdis l'équilibre et tombai à la renverse ; à l'instant le genou de mon adversaire s'appuya sur ma poitrine. Deux mains étrangères pesèrent sur mes épaules et me clouèrent au sol.

— Hem ! compère, dit la voix de Tommaso, il était temps !...

— C'est bien ; tu vas m'aider à lui donner son compte.

— Serez-vous assez lâches pour m'assassiner ? dis-je en me débattant, à moitié suffoqué.

— Eh ! que voulais-tu donc tout à l'heure, *mio caro* ! Est-ce ta faute, par hasard, si tu ne m'as étranglé !... Non, je te tiens cette fois, tu ne m'échapperas pas !

— Au meurtre ! à l'assassin ! criai-je de toutes mes forces. Je me raidis sur les coudes et les jarrets, et par un effort désespéré, je parvins presque à me délivrer du fardeau qui m'opprimait ; mais l'infâme Gênois me rejeta violemment sur le plancher et me ferma la bouche avec sa main.

— Qu'allons-nous en faire ?

— Ce ne sera pas long, répondit Manuel en arrachant une épaisse cravate de laine qui m'entourait le cou.

— Non, pas de sang, interrompit Tommaso, en arrêtant le couteau levé sur ma gorge ; pas de sang ici, cela tache, on le verrait ; si vous

pattes, et nous le ferons passer par ce sabord. On croira qu'il a été emporté par un coup de mor.

— Bien trouvé ! dit Manuel ! vas ouvrir le sabord, tandis que je l'attacherai avec ce bout de corde.

Durant cet horrible dialogue, je ne pouvais faire ni un mouvement ni un cri. D'ailleurs, le fracas de la tempête couvrait tellement ma voix qu'on ne pouvait m'entendre sur le pont, et dans notre situation critique, Gillian avait autre chose à faire qu'à venir à mon secours. Je compris que c'était fait de moi, car ma force épuisée ne me permettait plus de résister. Le genou de Manuel ne cessait de peser sur ma poitrine, et j'entendais avec une netteté effrayante, malgré le craquement du vaisseau et le tumulte des eaux mugissantes, les syllabes de mort murmurées à mes oreilles. Par une atroce bizarrerie du hasard, au milieu de l'horreur de cette situation, le perroquet, dont la cage suspendue au mât se trouvait placée au-dessus de moi, se mit à chanter sans s'inquiéter du désordre :

— *Rosita ! Rosita ! un besito !*

Manuel poussa un éclat de rire sauvage.

— *Lorito*, mon ami, si tu racontes ce que tu as vu, je te tordrai le cou !

— *Murder !...* dit le perroquet en répétant le mot désespéré que j'avais crié l'instant d' auparavant : au meurtre !...

Manuel tressaillit. — As-tu bientôt fini ? cria-t-il à Tommaso.

— Ce maudit sabord tient comme le diable, répliqua le Gênois ; je ne puis venir à bout de l'ouvrir.

Une raffale épouvantable de vent fondit en ce moment sur le navire, et la voix tonnante de Gillian se fit entendre au milieu des sifflements de l'ouragan.

— À la barre, les passagers ! à la barre !... Le navire ne gouverne plus !

Une explosion pareille à celle d'un coup de canon retentit : notre unique voile éclatait ! Le bâtiment, n'étant plus appuyé, prêta le flanc, et un choc tel qu'une grêle de pierres, un bruit de maison qui s'écroule ébranla le pont au-dessus de nos têtes. Un torrent d'eau salée se précipita dans la chambre par le panneau : hommes, femmes, malles, bagages, tout roula pêle-mêle. Manuel fut lancé d'un côté, moi de l'autre, et lorsque je parvins à me reconnaître, je me trouvai enseveli dans un coin de la chambre sous un monceau d'effets.

Je ne saurais dire aujourd'hui si je perdis connaissance ni combien de temps je restai ainsi ; mais lorsque je me rendis nettement compte de ma situation, je me trouvai dans une obscurité complète, la lampe ayant été brisée par la brusque inclinaison du navire. L'eau dont la chambre était pleine courait d'un bord à l'autre avec un sourd murmure. Je compris que la *Jeune-Sally* s'était redressée, et que notre dernière heure n'était pas encore venue.

Je réussis à me débarrasser de l'amas de bagages qui m'entourait, je me levai en m'appuyant au mur et me dirigeai à tâtons vers l'escalier. Grimpaux quelques échelons, je jetai l'œil sur le pont : Gillian n'avait pas bougé de la barre. Manuel et le Gênois, placés à ses côtés, réunissaient leurs efforts aux siens pour maintenir le gouvernail, de qui seul désormais dépendait notre salut. Je m'aperçus, à la marche des lames, que le navire avait changé de direction, et que, ne pouvant plus tenir la cappe, il fuyait vers le Sud-Est, devant le vent, complètement à sec de voiles.

Je songeai à Prudy. Qu'était-elle devenue au milieu de ce choc terrible ? Je redescendis m'en croyez, nous l'annulerons par les quatre

et marchai vers la cabine qu'elle occupait. Un rayon de jour fauve glissant par le panneau commençait d'éclairer vaguement la chambre; je découvris une forme blanche blottie au fond de la couche. Lorsque j'étendis la main, un tressaillement, un faible cri me répondirent.

— C'est moi, Prudy, n'ayez pas peur.

Pour toute réponse elle se jeta dans mes bras.

— C'est fait de nous, n'est-ce pas, le navire va s'enfoncer.

— Le danger est grand sans doute, mais tout n'est pas désespéré.

— Ne me trompe pas, ami ! Va, j'ai du courage; je sens bien qu'il faut nous résigner à périr... O mon pauvre père ! sans l'avoir embrassé !

Ce mot me rappela que j'avais aussi des liens qui m'attachaient à la vie; la pensée de mourir jeune et sans adieux me parut si poignante que je m'appuyai le front sur le bord de la cabine et je fondis en larmes.

Prudy m'entendit pleurer; elle posa doucement sa main sur mon front:

— Ne te déssole pas ainsi, ami, je t'en prie; tu m'ôtas toute ma force. Prions plutôt !... Mon Dieu, cette obscurité me glace d'horreur; si nous avions seulement de la lumière, nous pourrions lire notre saint livre et y puiser du courage contre l'angoisse d'une pareille heure !

Je me levai en chancelant et essayai de rallumer la lampe; les oscillations du navire l'avaient brisée sans l'éteindre tout à fait. Je tournai la mèche, qui jeta une clarté blême comme un cerge dans un sépulchre.

Prudy respira en revoyant la lumière, elle prit l'imitation; je me plaçai à genoux à côté d'elle, tenant une de ses mains dans les miennes, tandis que d'une voix altérée, elle me lisait quelques-unes des consolations renfermées dans ce livre.

Depuis que le navire avait changé sa route, la violence de la tempête semblait s'être un peu ralentie; le vent hurlait en notes moins signés dans les cordages. Prudy s'interrompit un moment pour écouter, et me demanda si je croyais le péril passé; je répondis en secouant la tête tristement, car je n'aurais pas voulu lui inspirer une confiance que je ne partageais pas; je savais trop bien que les coups de vent de l'équinoxe durent rarement moins de dix-huit à vingt heures. Ce calme apparent présageait sans doute une saute de vent, et en effet, quelque temps après je compris aux ordres donnés par Gillian à la manœuvre, que le vent venait subitement de détourner du nord-ouest au sud-ouest. La brise ne tarda pas à souffler de nouveau avec une violence inouïe, et l'espérance rentrée un moment dans le cœur de Prudy en sortit pour faire place à une pieuse résignation.

Agenouillé près d'elle, je contemplais la jeune quakeresse avec un sentiment d'amertume profonde. Je me demandais comment le créateur pouvait anéantir un si charmant ouvrage ! Son visage, d'une blancheur de morte, se noyait à demi dans les boucles défilées de ses cheveux bruns, les coussins entassés sous son coude imprimaient une souple cambrure à sa taille, dont ses habits en désordre laissaient deviner les formes délicates. Ses longs cils veloutés abaissés sur le livre, son col blanc et arrondi, cette épauole nacrée dont j'entrevois la naissance sous une cravate dénouée, ce sein palpitant sous les plis humides de la chemise, tout en elle était ravissant de grâce et de séduction. En la regardant, je ne l'écoutai plus, je dévorais de la pensée les beautés qui échappaient à mes yeux; un irrésistible désir me

mordit d'imprimer mes lèvres en feu sur ces fraîches paupières; j'oubliai en un instant le danger, l'ouragan, les gouffres béans autour de nous, l'idée de l'éternité même disparut de mon âme pour n'y laisser place qu'à la passion sensuelle, effrénée.

Elle, pourtant, pieuse et recueillie, poursuivait sa lecture, s'interrompant en sursaut lorsqu'une vague acharnée à la poursuite du navire l'atteignait, soulevait sa quille d'un coup sec et retentissant comme une décharge d'artillerie, et le renvoyait à une autre vague, ainsi qu'un volant lancé par une raquette. Prudy, tressaillante, plongeait alors un regard inquiet dans le vide ténébreux de la chambre, s'attendant à voir l'Océan se ruir bouillonnant par les plaies de la coque entr'ouverte.

Mon silence la frappa; elle leva son œil limpide sur mon visage; l'expression ardente qu'elle y lut la troubla; elle ferma, en rougissant, le paletot sur sa poitrine, puis se tut soudain, et me tendant le volume:

— Achève, me dit-elle, ma voix est trop faible pour lutter contre cette rumeur perpétuelle qui nous assiège.

Mille idées désordonnées me bouleversaient: je me disais qu'aucune chance de salut ne nous restait, et qu'à moins d'un miracle le bâtiment ne pourrait résister longtemps aux terribles assauts qu'il subissait sans relâche. Je sentis monter en moi comme une sorte de défi audacieux à cette Providence qui m'écroulait sans pitié; l'esprit de révolte, l'égarement de la passion tourbillonnèrent dans mon cerveau comme la vapeur du vin. Une soif brutale enflamma mon sang, et semblable à ces ma-telots stupides qui se gorgent de boisson au moment du naufrage, moi je voulus m'enivrer d'amour avant de périr.

Je repoussai le livre que me présentait Prudy, et l'enlaçant étroitement dans mes bras, j'imprimai sur son cou un baiser brûlant.

— O ma vie ! murmurai-je à son oreille, laissons ces vaines prières, employons mieux les instans. La mort est là ! elle frappe à ces murailles; avant une heure peut-être nous serons anéantis !... Infortunés que nous sommes, ayons au moins une minute de joie en ce monde; si notre sort est inévitable, qu'au moins il nous frappe dans le bonheur et dans l'oubli !...

La quakeresse s'efforça de se délier de mon étreinte, mais la fièvre m'égarait.

— Ouvre-moi tes bras, lui disais-je, ne me repousse pas !... Que cette mer forcenée, quand elle nous couvrira de son lindeul, engloutisse deux êtres heureux !... Qu'elle roule nos corps sans les séparer ! Qui sait si nos âmes exhalées ensemble dans un dernier baiser, ne se confondront point en une seule dans l'autre existence !...

Prudy, redoublant d'efforts, parvint enfin à s'arracher de mes bras; elle se réfugia au fond de la cabine et s'y tint accroupie, collée au mur:

— Va-t-en, me cria-t-elle d'une voix indignée; éloigne-toi de moi ! Tu ne vauds pas mieux que le scélérat à qui tu m'as arrachée !... Laisse-moi mourir seule ! Ne vois-tu pas que c'est le démon qui t'égare ! Comment en un tel moment, peux-tu avoir une autre pensée que celle de Dieu et de ton salut !

— Eh ! que m'importent ces chimères insensées de punition et de récompense immortelles ! dis-je avec désespoir, je ne sais, je ne sens qu'une chose, c'est que je vis et que je t'aime !... Ma vie entière n'a été qu'une suite amère d'enthousiasmes et de déceptions. C'est toi, la compagne de mon âme, que j'appelais sans cesse sans la rencontrer. C'est ta beauté que je rêvais dans mes songes d'amour, et lors-

que je te trouve, il me faut te perdre !... Non, non, Dieu n'est pas juste !

— Malheureux, tais-toi, Dieu entend tes blasphèmes ! Tu es en délire !

— Oui, c'est vrai, je suis fou, fou d'amour ! Tu parles de salut ! Je donne le mien pour un baiser de toi ! Chère Prudy, quitte cette réserve ridicule : dans un pareil moment, devant la mort, il n'est plus de barrières, plus de préjugés. Si tu crains le péché pour ton âme, souviens-toi que le ciel pardonne à ceux qui ont beaucoup aimé !

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria la quakeresse éperdue, pardonnez-lui, l'insensé ! L'horreur de la situation a troublé son cerveau... Ecoute, ami, sois calme un instant, laisse-moi te parler... Ne vois-tu pas que ton transport m'épouvante, qu'il glace en moi toute sympathie. J'avais un ami dévoué, un défenseur noble et délicat, mais à présent je ne te reconnais plus. Ne peux-tu donc accomplir ta tâche jusqu'au bout sans faillir ? La force et la vertu te manqueront-elles au moment de recevoir leur prix dans le ciel ! Va, ce m'est une bien cruelle peine de te voir à ce point l'esclave de tes passions ! C'est bien indigne à toi de briser l'âme d'une pauvre femme au lieu de la soutenir et de la consoler. Tu peux me croire quand je te jure qu'à présent mon cœur est détaché de tout lien terrestre, je ne pense qu'au juge dont l'œil est ouvert sur nous et devant qui nous allons paraître.

— Oh ! je vous crois, dis-je avec amertume, cet effort vous coûte peu; vous ne m'avez jamais aimé !

Prudy parut agitée, et quelques mots inarticulés moururent sur ses lèvres.

— Réponds, repris-je ardemment, étais-ce un jeu, une cruelle malice ! M'as-tu jamais aimé !

— Si le ciel nous épargne, tu le sauras ! ma pensée est ailleurs maintenant, sois raisonnable, ami; j'entends redoubler le craquement du navire, nous n'en avons plus pour longtemps. Pendant qu'il en est temps encore, portons notre âme aux pieds de Dieu, et demandons-lui miséricorde pour nos péchés.

Elle joignit les mains et pria d'une voix pénétrante de ferveur et de sincérité:

— Dieu tout-puissant, qui lisez dans les cœurs, ayez pitié de nous ! ayez surtout pitié de lui !... grâce pour cette pauvre âme qui tient encore à la terre, grâce pour ce noble esprit obscurci par les passions ! épurez-les, mon Dieu, de la fange des sens qui les asservit ! Je suis aussi coupable que lui, car j'ai failli aussi par faiblesse, vous le savez, et ma faute a été cruellement expiée ! Puisqu'il faut mourir à cette heure, donnez-nous une mort sainte, et accordez-nous dans le ciel la place que vous réservez aux pécheurs repentans !

Tandis que la jeune femme priait ainsi, une transformation miraculeuse s'opérait graduellement en moi; l'Eve enchantée disparut, et je finis par ne plus voir que la sainte inspirée. Devant cette ferveur si ferme et cette pureté invincible, je courbai le front sous le poids de mon indignité; je sentis sourdre dans mon cœur comme deux fontaines vives, la foi et la vénération; confus, je baissai la tête, et prenant le livre des mains de Prudy, je lus:

« Ce qui arrête le plus les consolations du ciel, c'est que vous recourez trop tard à la prière, car avant de vous adresser à moi, vous ne vous laissez pas de chercher les distractions et le plaisir.

« Où est votre foi ? Soutenez-vous avec fermeté et persévérance, soyez patient et courageux, la consolation viendra en son temps.

Attendez-moi, je viendrai à vous et je vous guérirai.

« C'est le faible de l'homme de se laisser séduire par de folles imaginations. C'est la marque d'un esprit débile de se rendre aux persuasions de l'ennemi.

« Car l'esprit du mal se pare du vrai et du faux pour vous séduire et vous tromper, et afin de vous abattre par l'amour des choses présentes ou par l'appréhension des choses futures.

« Quand vous pensez être éloigné de moi, c'est alors souvent que je suis le plus près de vous ; croyez en moi, ayez confiance en mes miséricordes. »

Je lus ainsi longtemps : agenouillé près de la cabine, au bord de laquelle je me retenais lorsque le roulis m'emportait, je m'interrompais par momens pour regarder ma compagne couchée à côté de moi, pâle, les mains croisées sur la poitrine, les paupières demi-fermées ; semblable à une sainte qui attend le martyre. Elle avait déjà oublié mon égarément : un recueillement placide et confiant reposait sur tous ses traits ; on eût dit, à la sérénité de son doux visage, qu'elle prêtait l'oreille à l'écho lointain des célestes harmonies.

Les furieux ébranlemens du navire brisaient souvent la parole sur mes lèvres. Lancé, refoulé, battu comme l'épi sur l'aire par le fléau de l'ouragan, il exhalait, dans les intervalles de silence qui séparaient le fracas des raffales, des gémissemens prolongés du fond de sa carène fatiguée. On eût dit le cri d'une créature qui agonise. Rien ne glace l'âme d'un plus profond effroi que ces sourdes lamentations de la matière inerte aux prises avec la destruction.

C'est un supplice bien affreux, mon cher Étienne, que d'attendre ainsi durant de longues heures, dans l'inaction, la minute qui doit sonner votre perte !... Non, le soldat qui marche, l'arme au bras, parmi les cadavres des bataillons broyés sous ses pieds, sur une redoute qui le foudroie ; le condamné qui cherche à discerner, au milieu des bruits de la rue, le roulement de la charrette fatale, ne peuvent pas souffrir d'une agoisse plus atroce !...

Lorsqu'à cette nuit pleine de terreurs succéda un jour plus lugubre encore, la tempête avait atteint son paroxysme. La *Jeune-Sally*, martelée par les vagues, ne semblait pas devoir lutter encore longtemps contre leurs attaques. Un effroyable craquement annonça que le démembrement du navire commençait ; c'était en effet le grand mât qui se brisait ; les planches tremblèrent sous sa chute, les bordages de tribord fléchirent et se disloquèrent, et cet énorme amas de ruines faisant pencher le navire, retint son côté droit en partie plongé sous l'eau.

Une cataracte fit de nouveau irruption dans la chambre par le panneau ; heureusement pour Prudy, la cabine où elle se trouvait blottie comme au fond d'une boîte, derrière un rempart de matelas et de coussins, était située à la gauche du bâtiment, et par conséquent au-dessus de l'atteinte du flot. Au bruit sinistre de la rupture du mât, la jeune femme se souleva à demi en murmurant :

— Mon Dieu, prenez mon âme !...

— La hache, donnez la hache !... hurla sur le pont la voix de Gillian, éclatante comme une trompette, à moi tout le monde !...

— Allons ! lui criai-je, encore un effort pour nous sauver !... Adieu, peut-être en ce monde !... je pressai son front de mes lèvres et m'élançai sur le pont, armé d'un courage désespéré.

Il n'est pas de parole, Étienne, qui puisse décrire la scène de dévastation, de bouleversement qui s'offrit à moi ! même aujourd'hui, quand cette image vient hanter ma mémoire, elle me semble un de ces cauchemars funèbres qui assiégent l'imagination dans le délire de la fièvre.

Figure-toi que, bien qu'il fit grand jour, on ne voyait du soleil qu'une clarté rouge comme celle d'une lanterne, perçant à peine la brume qui englobait le navire. Cette brume était si épaisse qu'à quatre pas on ne voyait plus la mer. Seulement de minute en minute une ombre gigantesque se dessinait derrière ce rideau blafard, s'avançait en grandissant, et une crête sombre, flamboyante, se recourbait à trente pieds au-dessus de nos têtes, ainsi qu'un vautour immense qui fond les ailes étendues. La vague croulait sur notre misérable esquif, et tout devenait écume, fracas et confusion, le vent emportait le son ; des gouttes d'une pluie fine jaillissaient horizontalement du brouillard et fouettaient le visage comme des pointes d'acier. On eût dit qu'une main implacable avait posé sur le navire cette cloche de plomb pour l'isoler du monde et le frapper d'un châtimement invisible.

Le grand mât tombé sur tribord encombrait ce côté et l'avant du navire d'une masse inextricable de cordages et de débris, s'agitant, se choquant au milieu d'une nappes d'écume ; la mer bouillonnait autour comme si elle eût débordé d'une cuve ardente. Ce fut un grand bonheur que le mât ne fût pas tombé sur l'arrière, nous eussions tous été immédiatement engloutis. Mais ici le danger n'était guère moins imminent ; l'excellente construction de la *Jeune-Sally* avait jusque-là empêché les flots de faire leur trouée, mais cette fois ils avaient le dessus ; je voyais le navire fléchir et s'affaisser lentement, la mer gigner du terrain, l'instant approchait où les lames pourraient librement balayer sa surface !...

Mais c'est au milieu des crises désespérées que le génie déploie toutes ses ressources et son audace. Dans un coin de cette coquille à demi-noyée, un homme seul lutait contre l'inévitable perdition, tandis que matelots et passagers, accrochés aux manœuvres du côté hors de l'eau, demeuraient inactifs, témoins stupides de leur propre naufrage. Le brave mate, amarré par le milieu du corps à une corde dont l'autre bout tenait au cabestan, frappait, une hache à la main, à coups redoublés sur le mât à moitié brisé pour l'achever. Deux fois il roula culbuté par les lames qui déferlaient sur sa tête, deux fois il revint opiniâtre à l'attaque. Enfin, le dernier fragment de bois céda ; le mât se détacha, il glissa entraîné par son poids dans la mer, le pont fut débarrassé du poids qui le chargeait, et la *Jeune-Sally*, soulagée, se releva de Palme, en poussant un long gémissement du fond de sa carène.

— Allons, monsieur, me cria Gillian d'une voix impérative, aidez à gouverner !

J'obéis, et réunissant mes efforts à ceux des deux hommes placés de l'autre côté de la roue, nous parvîmes à rendre le mouvement au gouvernail ; le bâtiment, sensible à son influence, s'abattit lourdement sur babord.

She turns up ! cria Gillian ; elle se relève !
...*Now she goes !*...

La *Jeune-Sally* avança de quelques brasses, mais n'ayant ni voiles ni grand mât pour s'appuyer, elle chancela comme un homme ivre ou comme un paralytique qui essaye ses jambes.

Je jetai les yeux par hasard sur les deux hommes qui tenaient l'autre côté de la barre avec moi. Je reconnus don Manuel et Tommaso ; nos regards se croisèrent étincelans de

vengeance et de ressentiment. Un instant étouffées dans le danger commun, nos haines se réveillaient avec la moindre perspective de salut.

Cependant, à peine hors d'affaire, une complication fatale vint aggraver notre situation. Le mât coupé restait attaché au navire par les haubans et les cordages du grément ; cette masse énorme ainsi retenue à la remorque, était soulevée à chaque instant par la mer, retombait ainsi qu'une catapulte contre le flanc du bâtiment, et le fatiguait de ses chocs réitérés.

— *S'death !* s'écria Gillian, il faut à tout prix nous débarrasser de ce damné morceau de bois, ou il nous jouera un mauvais tour !

Nos quatre matelots harrassés se tenaient attachés aux manœuvres ; résignés à leur sort avec le fatalisme insouciant du marin ; ils ne bougèrent pas et restèrent sourds aux ordres du mate.

— Quoi ! dit celui-ci, n'y aura-t-il pas ici un homme de cœur pour aller couper ces haubans ! Faudra-t-il que j'y aille, moi ? et qui sauvera le navire si j'y reste !...

— Attendez Gillian, répondit le Génois en se tournant vers le petit Malais qui ne quittait pas son maître et se tenait accroupi près de lui comme un dogue.

— Lève-toi, André, prends la hache et va couper ces cordages.

Le garçon ne balança pas, ne fit pas un reproche à son maître qui l'envoyait à la mort ; il saisit l'arme d'une main résolue et se laissa glisser sur le pont incliné.

— Jetez-lui une amarre, cria le mate, le malheureux va être emporté par la mer !

— L'enfant n'écouta pas ; avec l'agilité d'un chat, il sauta sur les portes-haubans. Les manœuvres tranchées par le fer volèrent l'une après l'autre. Cinq minutes après, le navire libre enfin dans sa marche laissait derrière lui l'ennemi acharné qu'il traînait à son flanc.

Une acclamation générale salua le retour de l'intrépide enfant lorsqu'il reparut sur le pont. Enhardis par cet acte de courage, l'espérance reentra dans nos cœurs, d'autant plus vive que le ciel parut s'éclaircir ; en même temps le vent tomba et la pluie tarit tout à coup.

A. DE JONNÈS.

(La suite et fin à un prochain numéro.)

Le Commerce.

CRITIQUE.

La Bible en Espagne.

(DEUXIÈME ARTICLE.)

Poursuivons, s'il vous plaît, l'histoire de cette étrange mission d'un protestant perdu au milieu des Espagnes catholiques, dans ce pays de papé gosse, comme eût dit Rabelais. La première partie de ce véridique récit vous aura paru sans doute ce qu'elle est en effet, une aventure pleine d'intérêt, racontée avec la grâce, l'esprit et la bonne humeur d'un chrétien qui n'entend la messe que d'un genou, et qui cependant s'abandonne volontiers, tant il est éloigné de la simplicité et de l'enthousiasme d'un persuadé, aux charmes pittoresques du voyage et du hasard. Jusqu'à présent notre héros n'a encore rencontré que la race bohème, la race errante et il s'est bien gardé d'élever sa marchandise à des bandits qui ne sauraient comprendre la louange de la gloire de sa grâce : *Laudem gloria gratia sua*, dit saint Paul. A peine à Madrid, à peine a-t-il mis le pied dans les rues, et chez M. Mendizabal qui le renvoie pour sa Bible aux calendes espagnoles, don George Borrow rencontre deux pauvres diables que l'on mène au supplice ; vous voyez que la

gradation historique est observée avec soin. Des voleurs pendant tout le voyage ; à peine arrivé, un ministre d'Etat fort inquiet de l'avenir et grelottant dans un ministère mal chauffé ; enfin, au carrefour de la place publique, une procession de moines et deux hommes que le bourreau va garrotter !

“ L'instrument du supplice se compose d'un escabeau surmonté d'un pilier ; à ce pilier est fixé un collier de fer, et ce collier vous étrangle net, au moyen d'en écrou. Nous attendîmes longtemps au milieu d'une foule immense. Enfin l'un des condamnés arriva, monté à cru sur un âne, ses jambes traînant jusqu'à terre. Le pauvre diable (*pobrecito* !) portait une longue robe d'un jaune soufre, sa tête était rasée et couverte d'un grand chapeau rouge, en forme de pain de sucre. Dans ses mains il tenait un parchemin sur lequel était écrit, du moins je le suppose, l'acte de foi, *auto-da-fé* ! Quatre portes-soutane accompagnaient le lugubre cortège ; les deux premiers tenaient l'âne par la bride, les deux autres suivaient de chaque côté en psalmodiant des litanies. Les mots de *paix* et de *repos* frappèrent plusieurs fois mes oreilles, car le coupable s'était réconcilié avec l'Eglise, et l'Eglise, en revanche, lui avait promis une bonne place dans le ciel ! Le condamné s'avançait, la tête haute et le front serain ; d'un pas ferme, il monta les degrés de l'échafaud, et se livra au collier de fer. En même temps le prêtre lisait le *Credo*, et le supplicé répétait chaque parole. Puis le bourreau tourna l'écrou et en un clin d'œil l'homme était mort. Aussitôt le prêtre se mit à hurler : *Pax ! misericordia ! tranquillitas !* jusqu'à ce qu'enfin ces paroles, répétées de bouche en bouche, eussent rempli la ville entière. De temps à autre, le prêtre se penchait à l'oreille du coupable, comme s'il eût voulu accompagner là-haut cette âme vagabonde et la réjouir jusqu'aux portes éternelles. L'effet produit par ces cris prolongés d'un bout de la ville à l'autre était d'une puissance irrésistible, à ce point que moi-même je me surpris bientôt criant à tue-tête et malgré moi : *Miseri-cordia ! tranquillitas !* Dieu et son Christ furent complètement oubliés dans cette cérémonie lugubre ; on eût dit que le prêtre était le premier de tous les êtres de la création ; que lui seul il avait le pouvoir d'ouvrir les portes du ciel et de fermer les portes de l'enfer. ”

Pendant avant tout, et même avant de lui prêcher sa conversion, il faut bien étudier quelque peu le peuple étrange qui habite cette grande cité. Le peuple de Madrid se compose des Espagnols venus de toutes les provinces ; le porteur d'eau vient de l'Asturie, les cochers de fiacre sont nés à Valence, les mendians accourent de la Manche, les domestiques sont des enfants de la Biscaye, le commerce est entre les mains des négociants de la Catalogne, la lie du peuple est nés à Madrid même.—Don George, vous le savez déjà, ne recherche que le peuple ; il n'en veut ni au bourgeois, servile imitateur de tous les ridicules qui passent sous ses yeux, ni aux grands seigneurs, ni aux belles dames qui sont restés tels. Lesage les a dépeints ; au contraire, l'homme du peuple est encore le véritable Espagnol : L'Espagnol de bas étage est fier, ignorant, et ne sait pas obéir à un maître. Un jour que je cherchais les aventures dans un quartier de la ville plein de meurtres et de pillages, j'entrai dans une taverne pour m'y reposer quelques instans. Cette taverne était encombrée d'intrépides fumeurs de la plus mauvaise figure ; je les saluai en entrant ; cette marque de politesse me fut aussitôt

“ rendue, et tous se levèrent pour me faire place. Un peu rafraîchi et reposé, je me disposais à sortir, lorsqu'un hideux individu, portant une veste de peau de buffle, de grosses bottes et des culottes de peau, traversa la foule et s'avança vers moi en criant : *Otra copila ! va, mos Inglesito ! Otra copila !* (Encore une rasade, l'Anglais, encore une rasade !)—Je vous rends grâce, mon cher Monsieur, vous êtes très obligeant, mais je n'ai pas l'honneur de vous connaître, bien que vous ayez l'air de savoir qui je suis.—Vous ne me connaissez pas ! reprit la veste de peau, moi, moi Sevilla, le torreador ! Je sais bien cependant que vous êtes l'ami de Baltasarito, le national. C'est un bon garçon ; lui et moi nous sommes la main et le couteau. En même temps il se tournait vers ses dignes camarades, et d'un ton solennel, particulier à la *gente rufianesca* d'Espagne : “ Vaillans hommes, ce cavalier est l'ami d'un de mes amis, *es mucho hombre*. Il n'a pas son pareil en Espagne, et parle le rude gitano, quoiqu'il soit *Inglesito*.—C'est impossible ! répondirent plusieurs voix à la fois ; c'est impossible !—Vous allez voir, reprit Sevilla ; viens ici, Balzeiro, toi qui as passé ta vie dans les prisons, et qui te vantes toujours de savoir le gitano, viens ici, et parle à Sa Grâce. ”

Alors vous eussiez vu un petit homme au regard malin et esfronté se lever comme un docteur de la loi et m'interroger dans un mauvais jargon qui n'était ni espagnol ni bohémien.—*Va, mos Inglesito !* s'écriait mon ami Sevilla. C'est-à-dire : allons ! courage, et mets-le au pied du mur !—Je commençai donc ce colloque bohème d'une voix ferme et en bon accent ; à quoi mon docteur Balzeiro resta bouche bée.—C'est du rude gitano, s'écria-t-il ; mais le fait est que je n'en comprends pas un mot ! Alors Sevilla de triompher.—*Vaga ! tu es enfoncé*, Balzeiro ; c'est vrai au moins que personne ne parle le bohémien comme cet *Inglesito* ! *Vaga*, et c'est le meilleur *ginete* (écuyer) que je connaisse.—Puis s'adressant à moi : Seigneur, commandez ; la bourse, le couteau, l'étrier de Sevilla le terrero et son cœur vous appartiennent. Allons, seigneur, buvons et trinquons, c'est moi qui paie ; à votre santé ! je viens de gagner à la loterie quatre mille cules. ”

Il me semble, pour le dire en passant, que dans toutes ces rencontres avec la *gente rufianesca*, notre apôtre oublie quelque peu cette admirable définition de saint Bernard, quand il appelle la piété : la considération de soi-même. *Quid est pietas ? vacare considerationi !* Quoi qu'il en soit, grâce à sa sérénité dans le danger, et aussi grâce à son habitude d'entendre et de parler le pur et véritable gitano, voilà notre voyageur qui est le maître de la populace de Madrid. C'était beaucoup sans doute, pour le *voyageur curieux*, mais pour le *voyageur épiscopisant* (une race de voyageurs oubliée par ce mécréant de Sterne), boire aux dépens des torreadors de Madrid, ce n'était guère avancer la question évangélique. Et d'ailleurs l'habile Mendizabal savait très bien qu'en demandant trois mois de répit avant que d'accorder à George Borrow la permission d'imprimer sa Bible espagnolisée et de la vendre à cette nation d'émentiers, le ministère ne prenait pas un engagement bien formidable. Comptez sans votre hôte, vous compterez deux fois, disait Sancho ; à plus forte raison si vous comptez sur un des ministres de l'Espagne. En effet, les trois mois ne s'étaient pas écoulés que déjà M. Mendizabal était renversé et remplacé par deux de ses

amis, MM. Isturitz et Galiano, aidés du général Cordova et du duc de Rivas. Le duc de Rivas, car c'était lui désormais que concernait cette intempestive publication de la Bible, ne fut guère plus encourageant que M. Mendizabal lui-même.—“ Le duc de Rivas était alors un beau jeune homme d'une trentaine d'années ; il jouit d'une certaine réputation littéraire ; il a même composé quelques tragédies (et il n'est pas le seul, témoin M. Martinez de la Rosa). Ses manières furent des plus affables envers moi ; mais quand je lui eus exposé l'objet de ma demande, il me répondit en faisant une certaine grimace particulière aux Andaloux : “ Allez à mon secrétaire ! allez à mon secrétaire ! *el haru por usted el gusto* ! ” Puis il s'inclina d'un geste charmant qui voulait dire : *Laissez-moi* ! Je me rendis auprès du secrétaire, un Aragonais nommé don Oliban ; mais cette fois le secrétaire était loin de ressembler, pour le visage et pour les belles manières, à son maître et seigneur.—“ Vous demandez la permission d'imprimer le Nouveau Testament, me dit-il, et c'est pourquoi vous êtes venu auprès de S. Exc. ?—Rien n'est plus vrai, répondis-je.—Vous avez sûrement l'intention de ne point y mettre de notes explicatives ?—Sans aucun doute.—Au reste, et dans tous les cas, reprit don Oliban, S. Exc. n'a pas le pouvoir d'acquiescer à votre demande, car le concile de Trente a défendu toute publication des Ecritures, sans les notes de l'Eglise.—Pourriez-vous, Monsieur, me donner la date de ce décret de l'Eglise ?—Je l'ignore, dit Oliban, mais à coup sûr tel est le décret du concile de Trente.—L'Espagne est-elle donc soumise aux décrets de ce concile ?—Pour certaines choses, répondit l'Aragonais, et tout particulièrement sur le point en litige. Mais qui êtes-vous ? êtes-vous connu personnellement de votre ambassadeur ?—Sans doute, répondis-je, et même il s'intéresse vivement à cette affaire.—En ce cas, dit Oliban, cela change la question. Si une fois il m'est bien prouvé que S. Exc. porte quelque intérêt à cette affaire, je n'y mets plus d'opposition. ”

Aussitôt donc le ministre d'Angleterre, qui n'est pas fâché d'être agréable à la Société biblique, dont M. Borrow est le représentant, écrit de sa main une lettre au duc de Rivas. Le duc de Rivas, à la lecture de cette lettre, se récrie et s'empare contre son secrétaire, et peut s'en faut qu'il n'envoie au diable le concile de Trente. En même temps le ministre espagnol remet une lettre, un ordre, au missionnaire, pour don Oliban : “ Qui n'eût pensé, ajoute George Borrow, que je ne l'eusse enfin la permission tant désirée ? En toute hâte je portai l'ordre du ministre à M. son secrétaire.—Ah ! reprit-il, ceci change la thèse ! Au même instant, le voilà qui se met à son bureau, il prend sa plume et son papier... Pour le coup je tiens ma permission d'imprimer et distribuer... Vain espoir, Galiano s'arrêta soudain ; il parut réfléchir un instant, et replaçant sa plume derrière son oreille :—Il existe, s'écria-t-il, un décret du concile de Trente qui...—Miséricorde ! m'écriai-je. ” N'est-ce pas là une bonne scène de comédie ? Tout ce que George Borrow put obtenir de l'Aragonais, ce fut un cigare, et voilà à quoi devait aboutir la protection du ministre d'Angleterre et la protection souveraine de S. Exc. le duc de Rivas !

C'est ainsi que don George voit disparaître inutilement les heures les plus précieuses de son apostolat. Il faut dire à sa louange que son zèle est patient, et ne l'empêche guère d'étudier l'Espagne en véritable touriste qui ne serait pas plus protestant que

vous et moi. Il regarde, il écoute, il se promène dans les vertes prairies que borde Manzanarès, il se tient à la *Puerta del Sol*, à l'affût des nouvelles de don Carlos; il assiste à l'émeute qui signala la révolution de la Granja, et véritablement notre voyageur devait être fort inquiet de n'avoir pas encore trouvé quelque bonne émeute sur son chemin. Celle-ci fut terrible: le général Quesada y devait laisser sa tête. George Borrow le vit passer, traqué par la foule en délire. Quesada! Quesada! le peuple criait: Quesada! Tout d'un coup la foule s'entr'ouvrit pour faire place au général. Il était en grand uniforme; il montait un admirable cheval anglais; il allait comme la foudre, on eût dit un taureau de la Nouvelle-Grenade quand il se précipite dans l'amphithéâtre, prêt à frapper. Tel était le général Quesada!

"Doux officiers suivaient le général, qui parcourut la place en tous sens, laissant sur son passage de nombreuses victimes. C'était vraiment un beau spectacle ces trois hommes, maîtres de leurs chevaux et non pas de leur colère, et frappant d'épouvante cette même foule qui demande leur tête! Je vis, à plusieurs reprises, Quesada se précipiter à travers cette émeute, disparaître dans ce mouvement confus, et reparaitre vainqueur de tout obstacle. Bientôt cette populace, épouvantée par cette apparition furieuse, inattendue, se retira par la rue del Comercio et par la rue d'Alcala. Quesada frappait toujours d'estoc et de taille, en criant: *Vive la monarchie absolue!* Soudain un coup de fusil fut tiré presque à bout portant, et la balle elle-même le chapeau de l'impétueux capitaine. Quesada s'arrêta, immobile, dédaigneux, et cherchant l'assassin qui s'était dérobé à ses coups. Après avoir adressé quelques paroles de menace au jeune officier qui commandait la cavalerie, il descendit de cheval et se mit à marcher d'un pas tranquille le long de la maison de poste, avec le grand air d'un homme qui se sent capable de défier le genre humain."

Nous sommes de l'avis de don George: c'est beau à voir un homme seul contre tous, arrêtant par son audace et son sang-froid la révolution sous laquelle il va succomber tout à l'heure; car ce devait être le dernier triomphe du général Quesada. En dépit de cette belle insistance, la révolution de la Granja suivit son cours, les ministres de la veille ne furent plus que les proscrits du lendemain. MM. Isturitz et Galiano s'en vinrent chercher en France ce noble asile que la France libérale accorde à tous les proscrits des révolutions; le duc de Rivas se réfugia sur le roc inaccessible de Gibraltar, Quesada fut moins heureux, il tomba entre les mains de l'émeute, et il fut égorgé, vous allez voir avec quel sanglant acharnement.

"Ce soir-là j'étais au café de la rue d'Alcala, lorsque les nationaux revinrent de leur expédition hurlante contre l'infortuné Quesada. Les clameurs et les cris de ces furieux remplissaient toute la rue; bientôt quelques-uns d'entre eux firent irruption au milieu du café, ils se mirent à défiler dans une abominable procession, et voici l'antienne qu'ils chantaient:

Qui donc descend de la colline!
Ta ra ra ra ra,
Ce sont les os de Quesada,
Ta ra ra ra ra;
C'est un chien qui les apporta,
Ta ra ra ra ra,
Son los huesos de Quesada.

"Après quoi ils prirent place à une table autour d'un grand bol de café, l'un d'eux demandant à grands cris: *El panuelo!* (le

"mouchoir). Je vis alors qu'on lui remettait un paquet enveloppé dans un mouchoir bleu. Cet homme ouvrit le mouchoir, et il en tira une main ensanglantée!—Les doigts de cette main étaient briaés! L'horrible trophée fut plongé dans le noir breuvage, et tous ensemble s'écrièrent: "Des tasses! qu'on nous apporte des tasses!"

Ainsi criait en plein café l'ami Baltazarito qui parlait si mal le bohémien, et peu s'en est fallu que D. George ne se vit forcé de boire dans cette tasse de cannibales.—"Que voulez-vous, don George, disait Baltazarito, la jeunesse est le temps du plaisir!"

J. J.

(A CONTINUER.)

Journal des Débats.

HISTOIRE du Consulat et de l'Empire.

Je viens de lire les deux premiers volumes de *l'Histoire du Consulat et de l'Empire*, et je veux essayer d'expliquer rapidement les sentiments que m'a inspirés cette lecture.

On ne manquera pas de comparer *l'Histoire du Consulat* avec *l'Histoire de la révolution française*. Les deux histoires se ressemblent, comme doivent se ressembler deux ouvrages faits par M. Thiers à vingt ans de distance.

L'historien de la Révolution était un publiciste éloquent et spirituel, habitué à la discussion et à la critique, et n'ayant pas encore gouverné ou administré; il racontait une révolution qui se faisait au grand jour, sur la place publique, dans les clubs, à l'aide de discours et d'éloquentes; point de pensée organisatrice, pas de main puissante qui dirigeât les événements. Un instinct irrésistible, juste au fond, violent dans la forme, poussait tout le monde, les assemblées, les partis, les hommes. Le publiciste ardent et convaincu de 1825 était à son aise pour faire un pareil récit; rien n'était étranger à ses habitudes d'esprit, à ses travaux, à ses études; et pour décrire et pour expliquer la Révolution, l'intelligence du jeune littérateur, quoique merveilleusement propre, par sa nature, à entrer dans la sphère du gouvernement et de l'administration, n'avait pas besoin de faire cet effort, car il y avait dans la Révolution peu de gouvernement et peu d'administration.

Sans doute il existait çà et là des principes d'ordre et d'organisation, mais ils étaient épars et confondus; et cependant chaque fois qu'à travers le désordre, le jeune historien voyait apparaître un de ces principes d'organisation sociale, avec quelle ardeur il le démêlait de la confusion! avec quelle joie il le montrait comme une ressource et comme une espérance, saisissant toutes les occasions de faire entrevoir la création prochaine au milieu même du chaos! On se souvient surtout du jour où rencontrant dans l'histoire des campagnes d'Italie le jeune et brillant général qui devait, trois ans plus tard, en 1799, sauver la France, pacifier l'Europe par ses victoires, et rétablir l'ordre social par son gouvernement, on se souvient avec quel empressement M. Thiers s'attachait à ce génie organisateur, heureux de n'avoir plus à raconter que la gloire de la Révolution. Cette société que M. Thiers voyait poindre à travers les misères et les crimes même de 93, elle naît en 99, sous le Consulat, elle grandit, elle se consolide, et c'est cette merveilleuse naissance, c'est ce glorieux enfantement du nouvel ordre social que M. Thiers nous raconte aujourd'hui. Cette récompense lui était due. L'his-

torien de la Révolution militante et parfois coupable devait être l'historien de la Révolution triomphante et honorée.

L'auteur n'a pas moins changé que le sujet: heureux changement qui a conservé entre le sujet et l'auteur cette sympathie et cet accord nécessaires aux grandes et belles œuvres.

L'historien du Consulat et de l'Empire est devenu homme d'Etat; il a été ministre; il a été président du conseil; il est le chef d'un parti important. Tantôt dans le pouvoir et tantôt dans l'Opposition, il a acquis une grande expérience de tout ce qui touche à la conduite des hommes et des choses. Or le sujet qu'il traite s'accorde admirablement avec les connaissances nouvelles que les événements lui ont données. Ce n'est plus l'histoire d'une société qui s'écroute; c'est l'histoire d'une société qui se reconstruit rapidement sous la main d'un puissant architecte. Le récit des catastrophes et des luttes révolutionnaires convenait au journaliste libéral de la Restauration; car ces vieilles luttes avaient leur contre-coup en 1825. Le récit de la création sociale du Consulat et de l'Empire convient au ministre de la révolution de Juillet; car c'est cette création que nous avons continuée et affermie de nos jours. Dans cette histoire de la naissance d'un gouvernement, écrite par un homme qui a coopéré aussi à la naissance d'un gouvernement, le sujet et l'auteur ont dû perpétuellement se reconnaître et s'avertir l'un l'autre. Il fallait expliquer des détails infinis d'administration, exposer des négociations compliquées, révéler le mécanisme d'un gouvernement créé tout entier en quelques jours. Qui pouvait mieux le faire que M. Thiers? Ce mécanisme admirable que Napoléon a construit avec les ressorts brisés et confondus de l'ancienne et de la nouvelle société française, M. Thiers l'a manié lui-même pendant plusieurs années. Les arrêtés des consuls et les décrets impériaux ne sont pas pour lui des idées, ce sont des faits vivants; ce sont des instrumens dont il connaît la force et la portée. Il n'y a qu'un seul point où son expérience de ministre constitutionnel ne peut pas lui servir à mieux comprendre le Consulat; et ici c'est la faute du sujet et non de l'auteur. En effet, les assemblées législatives, y compris le Tribunat, le seul corps délibérant qui eût la parole, jouent sous le Consulat un pauvre rôle. M. Thiers a le bon esprit de ne pas chercher à grandir ce rôle: il dit la faible part qu'avait la liberté dans le gouvernement consulaire, et il blâme Napoléon de n'avoir pas su se contenter d'un pouvoir limité: "Si dans les premiers jours du Consulat, où tant de choses étaient à faire, Bonaparte avait peut-être raison de ne pas laisser enchaîner ses talens, depuis, sublime infortuné à Sainte-Hélène, il a dû regretter la liberté qui lui fut donnée de les exercer sans mesure. Gêné dans l'emploi de ses facultés, il n'aurait pas sans doute accompli d'aussi grandes choses; mais il n'en aurait pas tenté d'aussi exorbitantes, et probablement son sceptre et son épée seraient restés jusqu'à sa mort dans ses glorieuses mains."

Qu'on ne croie pas que ce regret soit une simple précaution oratoire! Non! M. Thiers a, à mes yeux, un grand mérite dans cet ouvrage: il aime beaucoup Bonaparte, et il le fait beaucoup aimer; mais il n'est pas bonapartiste, et loin de prêcher le bonapartisme, il en dissuade tout le monde; l'homme y est glorifié, mais le système y est jugé. Napoléon est une glorieuse et unique exception, ce n'est pas une règle. Il y a là une merveilleuse histoire, il n'y a pas là un modèle de gouvernement. Voilà l'idée que M. Thiers donne de Napoléon; et cependant n'oublions pas que nous ne voyons encore Bonaparte que dans ses commentaires et par conséquent dans ses plus beaux

jours. On pourrait critiquer l'empereur et adorer le premier consul ; mais dans le livre de M. Thiers, Napoléon a une admirable et dramatique unité. Tout grand et tout irréprochable que paraît encore Bonaparte dans ces deux premiers volumes, pourtant M. Thiers entrevoit l'empereur dans le consul, le génie qui s'éblouira et s'avengera sur sa propre fortune, dans le génie éclairé et sage qui sait encore guider avec tant de justesse sa destinée et celle de sa patrie. Jamais l'auteur ne nous abandonne à notre idolâtrie, il nous avertit sans cesse que le dieu n'est qu'un homme ; il jette à propos un regard douloureux sur les derniers jours de l'Empire, afin d'empêcher que nous ne soyons trop ravis en voyant la splendeur de l'aurore consulaire ; il répand ainsi sur le tableau de cette gloire éclatante une teinte de mélancolie qui la tempère : il ajoute la pitié à l'admiration.

SAINT-MARC GIRARDIN.

Suite et fin à prochain numéro.

Le DIABLE dans La PLAINE SAINT-DENIS.
HISTOIRE QUASI-INVRAISemblable.

Le marquis de D....., brillant officier aux gardes, étalait à la cour de Louis XV le faste que lui permettait son immense fortune. Jeune, et doué des plus aimables qualités, son courage dans maintes affaires lui avait valu le nom de Sans-Peur. Joignant à la bravoure la mieux établie un sang-froid imperturbable, jamais on ne le vit dans aucune circonstance faire parade d'une témérité irréléchic. En un mot, sa réputation en tout genre n'avait jamais souffert d'atteintes, et faut-il le dire ? quoique vivant à la cour, ses amis étaient nombreux !

Un matin, son valet de chambre lui annonce la visite d'un inconnu qui désire lui parler. Il ordonne qu'on l'introduise et se trouve en présence d'un homme d'une cinquantaine d'années, dont la mise n'attestait ni l'aisance ni la pauvreté. Si l'on eût connu dans ce tems le fameux juste milieu, on aurait pu le lui appliquer sans crainte de contradiction.

Monsieur le marquis, (ainsi s'exprima l'inconnu), je n'ai l'honneur de vous apprécier que de réputation ; ma démarche vous semblera peut-être indiscrette, mais j'aborde franchement le but de ma visite. Votre bravoure est à l'épreuve, et c'est pour cela que je viens vous faire une proposition. — Quelle est-elle, demanda M. de D.... ? — Voulez-vous voir le diable ?

A cette apostrophe un peu brusque, le marquis regarda fixement son interlocuteur. — "Êtes-vous venu dans mon hôtel pour vous moquer de moi ? — Dieu m'en garde ; mon intention n'est pas de me jouer d'un homme de votre mérite, mais bien de lui procurer une distraction inconnue que ses richesses n'ont pu jamais lui procurer."

Monsieur de D....., voyant le sang-froid de cet homme, voulut le pousser à bout. — "J'accepte volontiers ce que vous m'offrez ; mais à combien portez-vous votre salaire pour un spectacle si étrange ? À coup sûr, vous ne pensez pas que je veuille vous faire perdre votre tems. — Je n'attendais pas moins de votre loyauté, Monsieur le marquis, mais je n'exige rien d'avance, seulement si je remplis mes promesses, vous me donnerez cent louis dont j'ai grand besoin. — Soit, j'y consens ; mais voici mes conditions : comme je me méfie de vos tours de passe-passe, à vous tous, messieurs les enchanteurs modernes, et que je veux fuir une ample connaissance avec l'habitait infernal, vous me montrerez le seigneur Lucifer au grand jour, face à face, et parbleu !

au milieu de la plaine Saint-Denis ; l'endroit est vaste et bien choisi, et je ne changerai rien à mon plan ; vous convient-il ? — Parfaitement, Monsieur le marquis ; votre jour ? — Demain. — Votre heure ? — Midi ; venez me prendre à mon hôtel, rue des Saints Pères, à Paris et je vous menerai dans ma voiture. — Beaucoup d'honneur pour moi ; à demain donc à midi, et le ciel vous soit en aide." L'inconnu fit une profonde révérence et laissa M. de D.... fort égayé de cette singulière proposition.

Le marquis persuadé que cet homme était un visionnaire, un corbeau brûlé, et qu'il ne le reverrait plus, s'occupait d'autres choses. Comme il devait ce jour-là même aller à Paris, et que son rendez-vous se trouvait le lendemain, il ne changea rien à ses projets. Après avoir passé une bonne partie de la nuit au bal chez la duchesse de... il rentra à son hôtel, excédé de fatigue et de sommeil. Le lendemain à midi il dormait encore, lorsqu'on vint interrompre son repos, et lui dire qu'une personne à laquelle il avait donné rendez-vous, l'attendait dans son salon. Surpris d'une exactitude qui ne correspondait pas avec l'idée qu'il s'était faite, M. D.... se leva et se mit en devoir de partir où l'appelait une vaine curiosité. Mais auparavant, il donna l'ordre à deux de ses gens, anciens militaires d'une bravoure à l'épreuve, de se rendre de leur côté dans la plaine de Saint-Denis, à un endroit qu'il leur désigna et facile à reconnaître à cause d'un gros buisson qui existait dans ce tems. Il leur enjoignit de se munir de leurs armes et de bien examiner ce qui se passerait lorsque lui serait arrivé avec son compagnon de voyage, de ne faire nul mouvement pour approcher d'eux, à moins qu'ils ne vissent ses jours en danger. Cette affaire conclue, le marquis procéda à sa toilette, revêtit son uniforme, se munit d'un bon déjeûner, et laissa s'écouler le tems nécessaire afin de donner à ses deux acolytes le loisir d'arriver avant lui.

La voiture de M. de D...., attelée de deux chevaux fringans, eut bientôt franchi le court espace qui sépare Paris de Saint-Denis. Elle se rangea sur le bord de la route, et le marquis et son compagnon s'acheminèrent dans la plaine à une distance d'à-peu-près trois cents pas. Ils étaient donc parfaitement en vue du cocher, des deux domestiques et des deux autres personnes placées derrière le bouquet de bois. Rien du reste n'interceptait la vue d'aucun côté, et ne laissait pas la moindre prise à la fraude, si le sorcier eût eu envie d'y avoir recours.

L'inconnu prit alors la parole. "Monsieur le marquis, voici l'endroit que vous avez choisi. C'est à moi maintenant de tenir ma promesse." Après quelques préliminaires que M. de D.... regardait comme futiles, le tems, qui jusqu'alors avait été magnifique, se chargea de nuages épais et sombres ; la pluie tomba avec abondance et le tonnerre se fit entendre de très près. Soudain, une colonne de fumée sortit de terre, et au même instant le marquis vit distinctement, à six pas devant lui un monstre à face humaine, haut de trois pieds, et d'une grosseur énorme. Son aspect était hideux et plus hardi encore que le marquis en eût été effrayé. Il tenait à la main une massue armée de pointes de fer, ses yeux étaient couleur de sang et sa bouche d'une largeur démesurée proférait des sons rauques et inintelligibles, et il était de plus entouré d'un cercle lumineux d'où il paraissait avec effort vouloir sortir. "Êtes-vous satisfait, Monsieur ? dit le sorcier. — Pas encore, répliqua le marquis ; si c'est là vraiment le diable, je veux m'en assurer de plus près." A ces mots, il tire son épée et se dispose à avancer ; mais l'inconnu

l'arrête par le bras et lui tient ce discours ; "Monsieur le marquis, je connais votre bravoure ; si la vie vous est chère, je vous conseille de ne pas pousser plus loin vos recherches ; ma mission est remplie, cela doit vous suffire."

M. de D.... ému peut-être pour la première fois de sa vie et sans pouvoir se rendre compte de ce qui se passait en lui, laisse retomber son épée avec un affaissement moral plus facile à décrire qu'à exprimer, et la vision disparaît. On rejoint la voiture, on retourne à Paris sans mot dire, les cent louis sont comptés, et l'homme singulier se retire sans que jamais M. de D.... ait entendu parler de lui, telles recherches qu'il ait pu faire par la suite.

Le marquis, resté seul chez lui, n'eût rien de plus pressé que de faire monter ses cinq domestiques afin d'obtenir les renseignements qu'il désirait. Il leur demanda ce qu'ils avaient vu dans la plaine de Saint-Denis, lorsqu'ils étaient à l'attendre sur la route. "Monsieur le marquis, dit le cocher, vous vous êtes promené quelques instans avec la personne qui vous accompagnait. — Après ? — Vous paraissiez discuter vivement ensemble. — Après ? — Vous avez tiré votre épée. — Après ? — Après, vous êtes revenu rejoindre votre carrosse. — Quoi ! vous n'avez pas vu autre chose ? — Rien de plus. — Et vous ?" s'adressant aux deux domestiques qui s'étaient tenus cachés : même réponse. — Mais la pluie, mais le tonnerre ? dit le marquis. — Monsieur veut rire probablement, il a toujours fait un soleil magnifique.

M. de D.... ne crut pas devoir pousser plus loin ses questions ; surpris au dernier point de ces divers incidents, il se contenta de les méditer et d'en faire part à quelques intimes. Sa véracité n'a jamais été contestée, car la franchise de son caractère ne pouvait le faire soupçonner d'aucuns mensonges, toujours indignes d'un galant homme. Z. Z. Z. Z.

Lord Byron à Genève.

1817.

Il y jouissait de la plus détestable réputation, et dans le fait, ses habitudes et ses mœurs devinrent un peu étonner les rigides sectateurs de Calvin, encore tout pénétrés des principes sévères de leurs ancêtres. Genève est grave, sérieuse même quand elle s'amuse. Byron ne l'appelle jamais que la ville *Bas-Bleus*.

On y parlait donc avec une verte indignation de sa délicieuse villa sur le coteau enchanteur de Coligny, de ses longues nuits de débauche, de ses flots de punch, de Champagne, de Chypre, de Rosolio, intarissables, comme ce luc bleuâtre qui vient murmurer en caressant le pied de la somptueuse demeure ; on avait sur le cœur ces cliants de débauche, d'ivresse et d'impiété, qui se prolongeaient longtemps après le lever du soleil, et qui troublaient le sommeil des pieux réformés du voisinage.

On médisait beaucoup de deux charmantes grisettes que le poète avait ramenées de Londres, après en avoir fait choix au milieu des plus jolies modistes de la capitale. Pour joindre les mœurs à la décence, il s'amusait beaucoup à les habiller en jockeys, et je les vois encore courir avec leurs petites vestes à livrée verte, et dans leurs culottes de peau jaune.

Le ciel se couvrait-il de nuages, l'éclair venait-il à briller, aussitôt Byron s'élançait sur ce luc, dans une petite embarcation plus frêle qu'un papier de soie ; il se plait au désordre de l'horizon, il sourit aux éclats de tonnerre, aux vagues impétueuses qui vont l'engloutir, à la pesante grêle qui abat les moissons et dévore

les vignes. Que de fois les bons paysans, tout effrayés, se sont rassemblés sur la rive pour porter secours à cet homme illustre, qui devenait colère comme un Anglais, quand on voulait l'empêcher de se noyer à son aise !

Toutes ses nuits de Genève se passaient en fêtes, en bachiques orgies. En quittant le banquet, il courait s'égarer au loin dans les campagnes, sans but, sans dessein arrêté, en vrai Bohémien, et jouissant délicieusement de sa liberté, semblable à ces chevaux gracieux, errant sans frein dans les plaines de l'heureuse Arabie, et qui jouent avec enivrement de leur douce vie et de leur indépendance.

Souvent, il passera des journées entières aux sombres rochers de la Meillerie, au fond de la grotte de Saint-Preux ; puis il traversera le lac avec la rapidité de l'hirondelle voyageuse, pour s'ensevelir dans les noirs cachots du donjon de Chillon. Il se repose dans le caveau le plus sombre, le plus effrayant ; il s'attache au pilier où Bonnavar a gémi pendant trente années, et où on voit encore dans le roc l'empreinte de ses pas. Le grand poète, seul avec son imagination, n'entendant que le bruit des flots qui grondent sur sa tête, interroge son cœur, rassemble ses pensées de feu, et bientôt il va sortir de son cerveau, ce poème merveilleux, tout resplendissant des perles d'une étincelante poésie, sublime comme les Alpes, et dont chaque vers doit vous frapper au cœur.

Dans cette tête, que cent idées traversent en une seconde, il en arrive une bizarre, originale pour un homme comme lui, celle d'offrir à dîner aux conseillers-d'état de la république. Aussitôt les lettres d'invitation sont envoyées ; tout se prépare pour un splendide festin. Les meilleurs vins sont servis, et sous ces riches lambris qui ont vu si souvent l'orgie et les jeunes fous, vont venir se ranger un à un, les graves magistrats de la cité de Calvin. Ils arrivent dans les voitures de l'état, fiers, orgueilleux, remplis de l'importance de leurs dignités ; car on ne les gratifie jamais que de "Très-honorés et magnifiques seigneurs, et ils acceptent ce titre avec une humilité toute républicaine.

Mais l'hôte n'est point là ! Pourquoi Byron n'est-il pas allé au devant des invités, avec tout le décorum nécessaire en semblable circonstance ?... Hélas ! c'est que bien loin de penser à ses convives, il est parti la veille pour une promenade à douze lieues d'ici, avec ses deux grisettes et son chien danois ; et il faudra bien que les conseillers rentrent dans la ville en mourant de faim, car ils préféreraient mille fois mieux se passer de dîner, que de dîner sans le célèbre amphitryon. Les dignes conseillers ! Ils ne ressemblent pas à nos députés du centre.

Je me rappelle qu'un des plus beaux jours de ma vie fut celui où l'illustre poète daigna m'adresser la parole ; à moi, tout petit qui n'avais pas seize ans et pourtant ses poésies étaient pour moi de vieilles connaissances. La joie d'avoir entendu quelques mots de cette bouche illustre, d'avoir vu ce sourire divin, d'avoir contemplé cet auguste front, surchargé de flocons de cheveux plus noirs que l'ébène, d'avoir vu ces yeux noirs qui lançaient des éclairs d'amour ou de colère, cette joie me transportait, m'enivrait, et en rentrant dans ma famille, je dis en grandissant de six pieds : Byron m'a parlé !

Un trait d'histoire moderne, TRADUIT DE SCHILLER.

L'histoire suivante de deux Allemands, histoire que j'écris avec orgueil, a un mérite in-

contestable, c'est d'être vraie. J'espère qu'elle a de quoi émouvoir le cœur de mes lecteurs plus que toutes les lettres de Pamela et de Grandisson.

Deux frères barons de Wernb, s'étaient épris d'amour pour une jeune fille charmante de Werther, sans que l'un connût la passion de l'autre. Ils aimaient avec ardeur. C'était pour la première fois. La jeune fille était belle et d'un caractère sensible. Tous deux laissèrent grandir la passion qu'ils éprouvaient pour elle, ignorant cet effroyable danger d'avoir un frère pour rival. Tous deux se dispensèrent de faire un aveu prématuré, et se trompèrent mutuellement jusqu'à ce qu'une rencontre inattendue leur découvrit le secret de leur cœur.

Mais alors l'amour, cette terrible passion qui, presque autant que la haine, a exercé de si grands ravages parmi les hommes, l'amour avait tellement envahi leur âme, qu'ils ne pouvaient plus en faire le sacrifice.

La jeune fille, pleine de pitié pour ces deux malheureux, n'osait se décider, et se soumit elle-même au jugement de l'amour fraternel.

Vainqueur dans cette lutte du devoir et de la passion, que nos philosophes décident toujours si hardiment, et que l'homme pratique contient avec tant de peine, l'aîné des barons de Wernb dit à son frère :

"Je sais que tu aimes aussi tendrement que moi celle que j'aime. Je ne demanderai pas en faveur de qui un droit plus ancien trancherait la question. Demeure ici, je veux la fuir, je veux aller à travers le monde, tâcher de l'oublier. Si j'y parviens, frère, qu'elle soit à toi, et que Dieu bénisse votre amour ! Si j'échoue, eh bien ! arrache-toi aussi de ces lieux, et tente le même essai."

Il quitte l'Allemagne, et va en Hollande ; mais l'image de celle qu'il aime court après lui. Loin de ce ciel qu'il a connu, banni de cette terre qui renferme toute sa félicité, qui pouvait seule le faire vivre, le malheureux languit comme la plante que l'Européen transporte de l'Asie et cultive dans une terre aride, privée du soleil dont elle a reçu les doux rayons. Il parvient jusqu'à Amsterdam, mais là, une fièvre violente s'empare de lui. Là, le souvenir de sa seule bien-aimée revient dans ses rêves délirants ; et, pour en guérir, il faut qu'il la possède. Les hommes de l'art craignaient pour sa vie, et l'assurance qu'il a de revoir la jeune fille, l'arrache seule des bras de la mort. Il revient, semblable à un squelette, affreuse image de la douleur qui mine le corps. Il est dans sa patrie, il chancelle en arrivant à la demeure de sa bien-aimée, à la demeure de son frère.

"Frère, me voici. Ce que mon cœur a tenté, Dieu le voit, mais je ne puis en faire davantage....."

Et se laissant aller, il tombe sans force dans les bras de la jeune fille.

Son frère n'était pas moins résolu. Dans l'espace de quelques semaines, il a fait ses préparatifs de voyage, et va partir.

"Frère, tu portes tes souffrances en Hollande ; je veux essayer de porter les miennes plus loin. Ne la conduis pas à l'autel avant que je ne t'écrive. La tendresse fraternelle ne t'impose point d'autre condition. Si je parviens à me vaincre, au nom du ciel, qu'elle soit la tienne, et que Dieu bénisse votre amour ! Si je ne le puis..... Eh bien ! alors, que le ciel soit juge entre nous ! Adieu. Prends ce paquet cacheté, et ne l'ouvre que quand je serai loin. Je vais à Batavia."

Et il s'élança dans la voiture.

Il laissa comme dépourvus de sentiments ceux qu'il quittait. Il avait surpassé son frère en grandeur d'âme, et à ceux dont il s'éloignait

restait encore l'amour, mais aussi le regret d'avoir perdu un être si noble. Le bruit du char retentit à leur cœur comme le bruit du tonnerre. On craignait pour sa vie.... La jeune fille.... — Mais non, il faut attendre la fin.

Le paquet fut ouvert. Il contenait une donation dans toutes les règles, faite en faveur de son frère, des biens qu'il possédait en Allemagne, dans le cas où il pourrait se trouver heureux à Batavia.

Et l'homme généreux était déjà loin. Il s'embarqua sur un vaisseau hollandais, et parvint sans accident à Batavia. Quelques semaines après, il envoya à son frère la lettre qui suit :

"Ici, où j'éleve vers le Dieu tout-puissant mes actions de grâces, sur cette terre lointaine, je pense à toi, à notre amour, avec le sentiment d'un martyr. Les nouvelles scènes qui ont passé sous mes yeux et mon nouveau destin ont agrandi mon âme. Le ciel m'a donné la force de faire à l'amitié le plus grand des sacrifices..... Elle est à toi. Mon Dieu ! j'ai versé une larme.—La dernière.... Je suis parvenu à me vaincre.... Elle est ta femme. Frère, je n'ai pas dû la posséder, il faut croire qu'elle n'eût pas été heureuse avec moi ; mais si jamais elle pensait qu'elle l'eût été !..... Frère, frère, cette pensée pèserait lourdement sur ton âme. N'oublie pas à quel prix tu l'as eue, cette femme ! Conduis-toi toujours envers cet ange comme à présent ton jeune amour te porte à le fuir. Regarde-la comme le legs précieux d'un frère que tu ne dois plus embrasser. Ma blessure saigne encore. Mais écris-moi que tu es heureux. Et ce que je fais, m'est un sûr garant que Dieu ne m'abandonnera pas dans un monde étranger.

Le mariage fut conclu. Une année passa ensuite, toute pleine de bonheur. Alors mourut la jeune femme, et à sa dernière heure elle révéla le secret le plus intime et le plus malheureux qui avait jusque-là reposé dans son âme. Elle aimait celui qui était parti.

Les deux frères vivent encore. L'aîné demeure en Allemagne, et s'est marié de nouveau. Le plus jeune est parvenu à être heureux. Il a fait vœu de ne jamais se marier, et il l'a tenu.

X. MAUMIER.

—On annonce l'arrivée prochaine à Paris du provincial-général de l'Ordre des jésuites, envoyé de Rome pour présider à la réalisation des biens que la Compagnie possède en France.

On annonce déjà qu'une des congrégations autorisées par l'État a fait offre aux jésuites d'une somme considérable pour leur propriété de la rue des Postes.

—M. L...., diplomate des plus tendres, roncoulait depuis quelque temps autour de M^{lle} de N..... lionne à la crinière dorée ; il y a cinq jours, il fit un grand pas ; il obtint un précieux gage d'amour, une boucle de cheveux.

Avant-hier, une indiscretion de femme de chambre vint traverser son bonheur d'un amer désenchantement : la chevelure si belle, si admirée de M^{lle} de N... n'est que du postiche !... et par suite le gage si tendrement donné et reçu n'est qu'une ridicule fiction.

Furieux, M. L... a saisi sa plume à protocoles, et il a expédié hier à M^{lle} N... un billet ainsi conçu :

"J'avais bien tort de vous prendre pour la plus jolie fille du monde : vous m'avez donné ce que vous n'avez pas."



MONTRÉAL, 23 AOUT, 1845.

Histoire de la Semaine.

Montréal est une grande et belle cité, avons-nous dit déjà bien souvent, une ville fortunée qui possède de fort beaux édifices, des rues bien pavées qui vont chaque jour s'élargissant, des quais spacieux, magnifiques comme il n'y en a pas en Amérique, des boutiques éblouissantes de luxe et de richesses, mais il lui manque certainement des promenades publiques. Québec a ses remparts, son esplanade, sa plateforme et la grande batterie. Montréal n'a pas un endroit où la population puisse humer l'air frais et pur si nécessaire à la santé. Si notre ville était pavée en bois d'un bout à l'autre, nous ne nous plaindrions pas, mais il y a tant de mendamisage que le séjour en devient insupportable et la promenade impossible dans nos rues. C'est pour cela que nous nous réjouissons tant à la pensée de la grande amélioration en contemplation par notre corps municipal. Il ne s'agirait rien moins que d'un long boulevard qui doit cotoyer le flanc droit de la montagne depuis Sainte-Catherine jusqu'à la côte Saint-Luc. C'est une belle idée que d'offrir aux habitants de la cité les frais ombrages de notre Mont-Royal qui offre en cet endroit tant de beautés diverses.

Il y a quelques jours, un charmant pic-nic nous avait conduit sous les grands arbres où doit passer le boulevard fameux. C'était au-dessus de ce vieux château McTavish que vous apercevez de bien loin avant d'arriver à Montréal, au pied d'un monument élevé en mémoire de l'ancien propriétaire de ce domaine. En contemplant le beau paysage qui s'étendait à nos pieds, la rivière réfléchissant les

feux du soleil couchant, faisant ressortir si bien la verdure de la rive opposée, les toits en ferblanc de la ville et ses clochers qui lui donnaient une apparence tout-à-fait orientale, les vergers avec leurs rangées d'arbres fruitiers chargés de fruits et les jardins couverts de fleurs. En admirant cette belle nature qui s'offre à la vue de tous côtés, nous songions à tout le parti qu'on pourra tirer par la suite de la montagne pour l'embellissement de la ville. Puis nous vint à l'esprit une pensée qui souvent s'est présentée à nous. Pourquoi n'aurions-nous pas un monument sur la montagne à la mémoire de celui qui le premier découvrit ces vastes provinces et s'aventura au milieu des forêts jusqu'à la bourgade d'Hochelaga.

Nous ne concevons rien de plus intéressant pour un peuple qu'un grand souvenir historique, et certes c'est un reproche qu'on peut nous faire chaque jour, de n'avoir pas constaté par quelque chose, le grand nom de Jacques Cartier, et sa présence dans l'Isle de Montréal. Cartier plantait une croix avec les armes de son roi, dans les divers endroits où il s'arrêtait; il arborait ainsi le drapeau de la civilisation, en Amérique; il y eut déjà une croix érigée sur le côté ouest de la montagne, on en trouve encore quelques vestiges; nous espérons donc voir avant longtemps l'ancien monument restauré, la croix rétablie dans toute sa sublime grandeur, et le nom de Jacques Cartier honoré comme il devrait l'être.

Les nouvelles qui nous arrivent de la campagne sont tout à fait satisfaisantes. Jamais la moisson n'eut plus belle apparence, ne promet plus. Tous les grains sont dans le plus bel état.

Les étrangers continuent à arriver par centaines. L'excessive chaleur de ces jours passés les force de quitter leurs foyers pour venir vers le nord; mais ils sont probablement déçus de trouver ici une chaleur aussi lourde que chez eux. Il y a quelque temps,

nous disions un mot sur la classe d'Américains qui visitait le Canada alors. C'était certainement ceux des classes inférieures. On peut voir la différence aujourd'hui et constater que nous ne nous trompions pas. La meilleure société des Etats-Unis passe ordinairement, les mois de juin et juillet aux eaux, et visite le Canada en août et septembre. Il serait curieux de savoir le nombre de voyageurs qui ont traversé le pays depuis le printemps. Pour nous il semble que jamais nous n'en avons vu la moitié autant. Cette semaine c'était peut-être les courses qui les faisaient affluer en si grand nombre.

Le sport anglais est en grand honneur dans notre capitale. Mardi matin, au mouvement général qui se faisait dans les rues, en voyant passer tous ces gens avec des bottes à l'écuyère et le bonnet de jockey, la cravache à la main, le cigare à la bouche, on pouvait deviner que c'était cette fête annuelle des courses tant aimée, tant célébrée par nos amis les bretons, de temps immémorial.

A midi tous les cabs, toutes les calèches, toutes les voitures connues étaient en réquisition, et en route pour la rivière Saint-Pierre: dans la rue McGill vous auriez vu défiler toute cette longue file de voitures remplies d'amateurs, laissant après eux des tourbillons de poussière. Il y avait là de beaux équipages attelés de deux et quatre chevaux avec des chasseurs et des tiges galonnées sur toutes les coutures, d'élégants stanhopcs, des tilburies, des phaetons fringants; il y avait des coursiers superbes qui paraissent comprendre qu'ils allaient assister aux triomphes de la race chevaline et être témoins de ses hauts faits, tant ils montraient d'ardeur. Il y avait des cavaliers élégants qui posaient sur leurs chevaux avec une façon, une grâce admirable. Il y en avait d'autres qui manquaient de désinvolture, qui paraissaient à la gêne, chevauchant tel quel sur leur monture et dans un embarras visible quelquefois comique.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES faites en la ville de Montréal, rue St. Vincent, au mois de Juillet, 1845, par L. A. II. L....., M. S. A., (Article soumis à la "Société des Amis.")

MOIS ANNÉE DATE. LUNE.	JOURS.	Thermomètre.			Baromètre.			Directions des vents.			Variations de l'atmosphère.			REMARQUES.
		5 h A.M.	2 h P.M.	7 h P.M.	5 h A.M.	2 h P.M.	7 h P.M.	5 h A.M.	2 h P.M.	7 h P.M.	5 h A.M.	12 h MIN.	6 h P.M.	
1	Mardi	59	68	61	29.40	29.36	29.37	SE	SE	SE	pluie	nuag.	nuag.	Pluie et soleil à 9h. et 9 1/2. A.M.; pluie à 5h. P.M.
2	Mercredi	61	75	64	29.15	29.15	29.19	Sud	Sud	Sud	couvert	pluie	pluie	Pluie à 7 1/2, à 8 1/2, à 11 1/2, 12 1/2. tonnerre.
3	Jeudi	66	73	63	29.17	29.19	29.21	SO	Ouest	Ouest	...	clair	clair.	Pluie cette nuit; nuages; beau temps.
4	A 11 h. 43 m. A.M.	63	72	65	29.24	29.20	29.28	Ouest	clair	nuageux	nuageux	Pluie à 1 1/2, 1 3/4. A.M.; à 4 1/2. et 5h. P.M.
5	Samedi	64	84	71	29.30	29.28	29.27	clair	clair.	Beau temps—Vent fort—Nuages.
6	Dimanche	69	83	80	29.31	29.30	29.30	couvert.	couvert.	Beau temps; pluie à 9h. et 10h. P.M.
7	Lundi	71	78	76	29.23	29.23	29.21	pluie	pluie	clair.	Pluie la nuit et jusque vers 12 1/2. à 12 1/2, à 1 1/2. P.M.
8	Mardi	71	83	73	29.24	29.26	29.30	NO	clair	clair	...	Beau temps, quelques nuages, vent.
9	Mercredi	62	79	74	29.48	29.44	29.47	NO	NO	Ouest	Beau temps, clair.
10	Jeudi	67	83	77	29.73	29.70	29.64	Ouest	Ouest	Beau temps, vent, nuages.
11	Vendredi	74	93	74	29.30	29.30	29.28	nuag.	pluie.
12	A 9 h. 35 m. A.M.	78	81	67	29.18	29.15	29.10	NO	NO	NO	couvert	nuag.	couvert.	Vent 7 1/2. A.M.; petite pluie.
13	Dimanche	63	74	62	29.15	29.11	29.9	NE	NE	NE	Pluie à 3h., à 5h. orage; pluie; pluie à 8h.
14	Lundi	62	82	71	29.11	29.11	29.12	Nord	Nord	Nord	Orage vers 7 1/2. P.M. pluie à 10 h. tonnerre.
15	Mardi	70	84	78	29.10	29.14	29.15	NO	NO	NO	Pluie la nuit; pluie de 7h à 7 1/2. A.M. orage à 8 1/2. P.M.
16	Mercredi	80	93	84	29.25	29.26	29.24	Ouest	SO	SO	clair	Beau temps, beaucoup de nuages.
17	Jeudi	82	86	80	29.12	29.20	29.23	SO	nuag.	pluie	...	Beau temps—Nuages.
18	Vendredi	77	75	69	29.28	29.39	29.50	Ouest	Ouest	Ouest	clair	clair	...	Pluie à 10h et à 12 1/2, à 2 1/2, à 3h orage.
19	A 1 h. 18 m. A.M.	70	73	70	29.66	29.61	29.58	nuag.	nuag.	...	Beau temps—nuages—vent fort.
20	Dimanche	68	70	71	29.20	29.16	29.11	SO	SO	SO	couvert	Beau temps—nuages.
21	Lundi	79	85	80	29.10	29.9	29.7	pluie.	pluie.	Pluie de 1 1/2 à 3 1/2. P.M. à 4 1/2, à 6h. etc.
22	Mardi	64	69	70	29.14	29.15	29.19	NO	NO	NO	clair	clair	...	5h P.M. éclair, pluie 10h, 11h tonnerre.
23	Mercredi	64	73	64	29.12	29.12	29.15	nuag.	nuag.	...	Orage 7 1/2. grêle. tonnerre; pluie à 7h. P.M.
24	Jeudi	68	70	62	29.16	29.16	29.13	couvert	couvert	...	Pluie ce matin jusque vers 7 1/2—nuages.
25	A 10 h. 33 m. P.M.	61	74	68	29.9	29.11	29.10	nuag.	nuag.	...	Beau temps, beaucoup de nuages.
26	Samedi	71	80	71	29.13	29.22	29.20	Ouest	Ouest	Ouest	nuag.	clair	...	Pluie à 7h A.M., à 3h, 4h, 6 1/2, 6 3/4.
27	Dimanche	76	80	67	29.22	29.19	29.18	NO	NO	NO	Pluie à 2 1/2. P.M., nuages.
28	Lundi	75	78	68	29.16	29.10	29.10	Nord	Nord	Nord	clair	Pluie à 5 1/2. A.M., à 6 1/2. P.M. à 10h.
29	Mardi	63	74	61	29.12	29.11	29.9	couvert	couvert	...	Pluie à 10h A.M., à 12 1/2, 3h, 4 1/2, 5 1/2.
30	Mercredi	68	76	67	29.50	29.93	29.9	NO	NO	NO	pluie	pluie	...	Pluie à 3h, à 4 1/2, à 5h, à 6 1/2, 9h et 11 1/2. P.M.
31	Jeudi	66	72	66	29.10	29.15	29.21	couvert	nuag.	...	Pluie jusques à 8 1/2. A.M. de 10h à 12 1/2.

Tout ce monde était de la meilleure humeur possible, si ce n'est MM. les charretiers qui faisaient comme toujours un tapage infernal, accompagné de vociférations assourdissantes.

Vous connaissez le lieu de l'hippodrome, ce beau terrain de la rivière Saint-Pierre où se réunissent, chaque année à pareille date, tous les sportsmen de cent lieues à la ronde. Il était couvert de peuple, mardi à une heure. Les stands étaient remplis de spectateurs, les voitures cachées par la foule qui les surmontait ; il n'y avait pas une élévation quelconque qui ne fut couverte de têtes humaines attendant avec anxiété le signal du départ des coursiers.

La présence de beaucoup de dames, mais pas autant que les années précédentes, donnait à la scène un air de fête et de gaieté parfaite.

On voyait circuler en face des galeries les différents membres du *Turf Club*, la cocarde bleue à l'oreille, montés sur de superbes chevaux. Tout à coup la cloche des directeurs de la course se fait entendre, la trompette sonne, les têtes s'agitent, ceux qui s'étaient éloignés reviennent prendre leurs places, la foule se presse, s'avance vers les galeries principales, le gamin crie hurra avant le temps et traverse la course en tout sens au grand mécontentement des hommes de police et des amateurs.

Mais voici les coursiers, cette fois. Voyez là-bas ces nobles bêtes aux membres souples et élégants, au corps fin, à l'œil brillant et animé, entourées de palefreniers attentifs et empressés. Ce sont eux : ce monsieur qui les examine avec un soin minutieux, c'est le propriétaire. Il veut s'assurer si sa bête est en ordre. Tout est bien. Un nouveau signal est donné : le jockey arrive avec son costume pittoresque et bigarré ; il ne pèse que le poids voulu par les règlements de la course, d'un bond il est en selle, fait faire trois ou quatre tours au cheval qu'il connaît bien, et va joindre ses rivaux un peu en deça du point de départ ; un signal se donne : Un ... deux... trois !... les chevaux s'élancent comme un éclair, ils se suivent, ils se touchent un moment, mais bientôt un ou deux prennent les devants. Maintenant regardez tous ces visages, voyez l'anxiété, l'inquiétude qui s'y peint ; ne dirait-on pas qu'il s'agit de quelque chose de bien sérieux, de bien important ; l'un est au désespoir, son cheval est distancé ; l'autre est rayonnant, son cheval favori, pour et sur qui il parie, est en tête, il va remporter le prix, bravo ! il arrive le premier au milieu des applaudissements de la foule ; les dames y agitent leurs mouchoirs, les hommes leurs chapeaux ; cela est ainsi jusqu'à la fin.

Si les courses de chevaux ont leur avantage et leur utilité, il faut avouer qu'elles ont aussi de grands inconvénients. Nous croyons qu'elles tendent à démoraliser la jeunesse. La manie des jeux de hasard et surtout celle de

parier fait des progrès effrayants depuis quelques années. Un jeune homme croit n'être pas du tout de bon ton, s'il ne parie pas ses 25 à 50 dollars au moins, sur l'issue d'une course de chevaux. C'est parfaitement ridicule de vouloir singer les grands seigneurs anglais, surtout quand on n'a pas le sou vaillant comme un grand nombre de nos sportsmen canadiens. Cependant, ça se voit tous les jours ; à ces dernières courses il y avait un grand nombre d'Américains qui font profession de jouer et de parier. Vous les connaissez à leur mine, on les appelle dans le monde des *black leg*, ce que nous traduisons librement en français, *gibier de potence*. C'est malheureux que la loi n'atteigne pas cette classe de criminels cent fois plus dangereux à la société que tous les félons qu'elle punit.

C'est bien le temps où Montréal a le plus d'amusements de toute espèce. Hier est entrée dans la ville en grande procession l'immense ménagerie attendue avec tant d'impatience. C'est vraiment une collection splendide de bêtes féroces. Le char principal de la ménagerie est trainé par quatre éléphants. Il y a deux chameaux, un lion, tigris, etc. Cette exhibition-là du moins est intéressante et vous profite. C'est le meilleur moyen d'apprendre aux enfants la zoologie en une leçon.

Nous attendons dans quelques jours De Beguis et Mme Pico qui a une belle réputation. Ces artistes doivent donner quelques soirées au théâtre de cette ville et chanter les plus beaux passages des opéras italiens.

La semaine prochaine doivent avoir lieu les jeux olympiques dont l'annonce paraît aujourd'hui dans nos colonnes. Il faut espérer que le public encouragera ces jeux qui sont si utiles à la jeunesse. Le programme est invitant. Nos jeunes canadiens vont lutter de souplesse, d'agilité et de force avec les étrangers. Un jeune monsieur de cette ville, M. Hughes doit marcher deux milles contre M. Boyd (the Northern Star) qui dernièrement à New-York a remporté le prix contre les meilleurs marcheurs du jour.

Benjamin Desroches, le célèbre coureur, qui l'hiver dernier, gagna la course des raquettes, distançant les autres coureurs de près d'un mille sur quatre, doit courir la semaine prochaine. Il est aussi question d'une course de 5 milles par des canadiens et des étrangers.

La lutte entre le Montréal et le Québec, est maintenant terminée, selon nous ; le Québec est sans contredit le plus rapide steamer de la rivière. On doit désirer seulement que les vaisseaux de l'opposition fassent leurs voyages régulièrement à l'avenir.

FAITS DIVERS.

Nous nous sommes souvent élevés contre les procédés orientaux et contre les mœurs barbares que le gouvernement laisse s'introduire dans notre armée d'Afrique, non pas sans arrière-pensée peut-être. Si le sentiment pu-

blic de la France ne se prononce avec énergie contre les tendances qui se sont déjà manifestées par de trop déplorables excès, on finira par ébranler notre vieille réputation de générosité et porter une atteinte profonde à notre caractère national.

Il y a quelques jours à peine, sur la foi d'une correspondance qui mérite toute confiance, nous signalions les traitements atroces et illégaux auxquels avaient été soumis des condamnés militaires dans la province d'Oran. Nous avons demandé des explications au ministère sur ces faits vraiment incroyables, et qui rappellent les tortures usitées dans le moyen-âge ; il a gardé le silence. Aujourd'hui, c'est l'*Akhbar*, journal rédigé sous les inspirations du gouverneur-général, qui nous apporte le récit affreux dont nous donnons ci-après le texte entier. Nous désirons vivement savoir si le gouvernement accepte la responsabilité de pareilles horreurs. Voici ce qu'on lit dans l'*Akhbar* :

"Il vient d'arriver dans le Dahra un de ces terribles événements qui contristent profondément ceux qui en ont été témoins, même lorsqu'ils en ont compris l'affreuse nécessité, et qu'ils ont le droit de proclamer que rien n'a été négligé de tout ce qui pouvait prévenir une catastrophe. Vous savez que des corps commandés par les colonels Pélissier, de St. Arnaud et de l'Amirault, combinent leurs opérations dans l'ouest.

"M. le colonel Pélissier s'occupait à poursuivre les Ouled-Riah, tribu qui n'a jamais été soumise, parce que le pays qu'elle habite renferme d'immenses cavernes, véritables labyrinthes, où ce serait le comble de la folie d'essayer d'engager des troupes assaillantes. Les Ouled-Riah, se voyant serrés de trop près, coururent à leur refuge habituel. Ceci arriva le 18 juin dans la matinée.

"Après avoir cerné les grottes, on fabrique quelques fascines que l'on enflamme et que l'on jette ensuite devant l'entrée des grottes. Après cette démonstration faite pour indiquer à ces gens qu'on pouvait tous les asphyxier dans leurs cavernes, le colonel leur fit jeter des lettres où on leur offrait la vie et la liberté s'ils consentaient à rendre leurs armes et leurs chevaux. Ils refusèrent d'abord, puis ensuite ils répondirent qu'ils feroient ce qu'on leurs demandait si l'armée française était préalablement éloignée. On recommença à jeter des fascines enflammées ; alors un grand tumulte s'éleva dans ces grottes : on sut plus tard qu'on y délibérait sur le parti à prendre, et que les uns demandaient à se soumettre, tandis que les autres s'y refusèrent avec opiniâtreté. Ces derniers l'emportèrent ; cependant, quelques-uns des dissidents s'échappèrent de temps à autre.

"Le colonel Pélissier voulant sauver ce qui restait dans les grottes, leur envoya des Arabes pour les exhorter à se rendre ; les Ouled-Riah refusèrent de le faire. Quelques femmes, qui ne partageaient pas le fanatisme sauvage de ces malheureux, essayèrent de s'enfuir, mais leurs parents et leurs maris firent eux-mêmes feu sur elles pour les empêcher de se soustraire au martyre qu'ils avaient résolu de souffrir.

"Une dernière fois, M. le colonel Pélissier fit suspendre le jet des fascines pour envoyer dans les cavernes un parlementaire français : celui-ci, accueilli par une fusillade, dut se retirer sans avoir rempli sa mission. Ces différentes phases de la catastrophe avaient duré jusque dans la nuit du 19 juin. Alors, à bout de patience et n'espérant pas pouvoir réduire autrement des fanatiques dont l'insoumission orgueilleuse était une instigation permanente à la révolte et qui étaient le noyau perpétuel des insurrections du Dahra, on rendit au feu toute son intensité.

"Pendant long-temps, les cris des malheureux que la fumée allait étouffer retentirent douloureusement à nos oreilles ; puis on n'entendit plus rien que le pétilement des bois verts qui formaient les fascines. Ce silence funèbre en disait assez. On entra : 500 cadavres étaient étendus çà et là dans les cavernes. On envoya visiter les grottes et sauver ceux qui respiraient encore : on ne put en

retirer que 150, dont une partie moururent à l'ambulance.

" Il faut être, comme nous, sur le théâtre des événements, pour connaître tous les efforts que l'on a tentés pour prévenir la catastrophe, et comprendre l'importance qu'il y avait à réduire ces gens-là, dans l'intérêt de la tranquillité générale. La nouvelle de cette terrible issue de la lutte était à peine connue que tout le Dahra s'est soumis, apportant des armes en très grande quantité."

Le journal ministériel a beau répéter au commencement, au milieu, à la fin, que tous les moyens ont été épuisés pour vaincre la résistance de l'ennemi et prévenir cette horrible catastrophe; la tribu étant cernée de tous côtés, avec un peu de patience, le commandant français l'aurait amenée à composition, soit par famine soit autrement. Nous savons tout ce que les nécessités de la guerre et le salut de l'armée peuvent imposer de devoirs pénibles à un chef militaire. L'humanité est souvent et légitimement sacrifiée dans les entraînements de la lutte et pour le besoin de la victoire; mais elle doit reprendre son droit quand le danger ne justifie plus la violence. Or rien, dans le récit de l'*Akhbar*, n'indique que le colonel Pélissier fût placé dans cette triste alternative ou de compromettre le salut de nos soldats ou d'étonnifier d'une façon aussi cruelle 500 hommes, femmes et enfants qui ne pourraient lui échapper le lendemain.

Ce n'est pas, au reste, la première fois que nous avons à déplorer le caractère que certains généraux ont imprimé à cette guerre d'Afrique. Ne voyons-nous pas chaque jour célébrer dans de pompeux bulletins comme d'éclatantes victoires de misérables razzias, qui peuvent être dans la nécessité de la position, mais dont les généraux d'une autre époque auraient gémi et n'auraient pas assurément songé à tirer profit et gloire.—*National*.

Mariages.

A Laprairie, le 5 août, par Messire P. A. Sylvestre, curé de St. Grégoire de Monnoir, M. H. Sylvestre, Marchand, à Delle. Marie Foisy, tous deux du même lieu.

Deaths.

A St. Lambert, vis-à-vis cette ville, où il était allé pour sa santé, le 18, Morbec Sumner, cer., avocat et greffier de la cour des banqueroutes, à l'âge de 40 ans. Ses funérailles ont eu lieu hier après-midi (à l'ancien cimetière anglais de cette ville) accompagnées d'un grand nombre de membres de loges maçonniques et des Odd-fellows.

A Longueuil, le 16 du courant, à la résidence de sa mère, après une longue et douloureuse maladie, M. Wm. Landel, fils de feu George R. Landel, ci-devant lieutenant de la marine royale, âgé de 25 ans.

PROSPECTUS
DE LA
REVUE de LEGISLATION
ET DE
JURISPRUDENCE.

—000—

REDACTEURS :

A Montréal, } MM. LOUIS O. LE TOURNEUX
et JOSEPH U. BEAUDRY.
A Québec,

DEPUIS un grand nombre d'années, le besoin d'une publication de la nature de celle que nous nous proposons d'établir, se fait vivement sentir dans cette partie de la Province du Canada. Dans ces derniers temps surtout, il faut bien l'avouer la Législation et la Jurisprudence, ont été et sont encore dans un tel état d'incertitude, qu'un semblable projet doit être favorablement reçu. Dans cette confusion, dans ce chaos de lois anciennes et nouvelles, l'avocat cherche en vain ces règles, qui doivent le guider dans l'ex-

amen des questions soumises à ses recherches. Il s'égare dans le dédale d'ordonnances et de statuts que la Législation multiplie chaque année. Il pourrait trouver dans des compte-rendus (*rapports*) des causes et des décisions des divers tribunaux de la Province, de quoi le guider à travers bien des difficultés; mais il n'y a pas de compte-rendus qui soient publiés. C'est pour remplir un si grand vide que cette Revue est fondée.

Rapporter fidèlement et avec soin les décisions des Tribunaux de première Instance et d'Appel du Bas-Canada, est un moyen sûr de contribuer à la stabilité et à l'uniformité de notre jurisprudence, caractères qu'il est si important de lui donner. En même temps une publication dont les colonnes seront ouvertes à la discussion des questions de Législation, de droit et de pratique doit être d'un haut intérêt non seulement pour l'homme de profession mais encore pour l'homme d'Affaires de tous les Etats.

C'est à la sollicitation d'un grand nombre de nos confrères que cette Revue est fondée. Nous les remercions de la sympathie qu'ils nous témoignent dès le début d'un travail aussi sérieux et aussi difficile que celui que nous entreprenons; mais pour qu'il soit intéressant et utile, ils doivent comprendre que nous ne pouvons seul en porter tout le poids. Dans un pays comme le nôtre, une publication spéciale, surtout comme celle-ci, ne peut réussir qu'à par les efforts combinés de tous les différents membres de la profession. Nous nous adressons donc aux M.M. du Barreau; Ils nous doivent tous et chacun leur collaboration à une œuvre qui a pour but le bien de tous.

À ceux qui sont appelés à administrer la justice, et dont nous devons rapporter les décisions, nous demandons patronage et indulgence; nos travaux seront conduits avec conscience et exactitude et sans passion. Ils tendront toujours à perpétuer entre le Banc et le Barreau, ces bons rapports qui ne doivent jamais cesser d'exister entre eux.

Nous demandons encore le patronage et l'encouragement du public Canadien. Nous nous flatterons qu'il appréciera à la valeur d'un œuvre d'une utilité générale et pratique, et qui peut produire de bien grands effets si on veut l'accueillir favorablement.

La Revue de Législation et de Jurisprudence paraîtra une fois par mois par livraisons de 48 pages gr. octavo, imprimées sur le meilleur papier et avec le plus grand soin typographique. Il pourrait arriver que quelques livraisons aient plus et d'autres moins que ce nombre de pages, mais le propriétaire s'engage à donner dans l'année 12 livraisons formant 5 à 600 pages de matières.

Nous admettrons dans la Revue des Articles écrits indistinctement dans les deux langues.

L'abonnement sera de SIX piastres par an, payables après la publication de la première livraison.

Toutes lettres, communications, etc., doivent être adressées (affranchies) au Bureau de la Revue No. 31, Rue St. Gabriel, vis-à-vis l'Hôtel du Canada.

N. B.—La première livraison paraîtra le 1er Octobre prochain.

LOUIS O. LE TOURNEUX,
Directeur-Gérant,
Propriétaire.

LETTRE D'ADHESION ET DE COLLABORATION.

A LOUIS O. LE TOURNEUX, ECR. }
AVOCAT, &C. }

MONSIEUR,

Nous applaudissons à votre projet de fonder une Revue de Législation et de Jurisprudence, et nous l'approuvons sous tous les rapports. C'est une bonne et belle entreprise, qui rencontrera, nous l'espérons, tout l'encouragement qu'elle mérite, non seulement des hommes de profession, mais encore du public en général. Autant que nos loisirs nous le permettront, vous pouvez compter sur notre collaboration, comme sur nos sympathies les plus vives.

Montréal, } Nous sommes, Monsieur,
Août 1841, } avec considération,
Vos confrères,

Charles Mondelet,
L. H. LaFontaine,
Sabrevois De Bleury,
T. Peltier,
C. S. Cherrier,
F. G. Johnson,
A. Buchanan,
N. Dumas,
Robt. Mackay,
Joseph Bourcet,
Lewis T. Drummond,
George DeBoucherville,
A. A. Dorion,
L. A. Papineau,

A. N. Morin,
W. C. Meredith.
H. Taylor,
P. Moreau,
D. E. Papineau,
John Rose,
A. Robertson,
F. Griffin,
L. V. Sicotte,
G. E. Cartier,
R. A. R. Hubert,
J. F. Pelletier,
Frederick T. Hall,
James Armstrong.

N. B.—Les Journaux de la Province qui reproduiront ce Prospectus pendant trois mois auront droit à un exemplaire de la Revue de Législation et de Jurisprudence.

PETITES AFFICHES.

JEUX OLYMPIQUES

DE

MONTRÉAL.

SOUS LE PATRONAGE DE

S. E. le Gouverneur-Général,

AU

PAVILLON SAINT-PIERRE,

LE 28 ET LE 29 AOUT 1845.

LES JEUX commenceront chaque jour à MIDI Précis, et auront lieu dans l'ordre suivant :

PREMIER JOUR.

Tir à la Carabine, 180 verges,
Saut à la barre sans élan,
Double saut à la barre, avec élan,
Saut de hauteur, à la course,
Jets de marteaux, légers et pesants,
Grande course à pieds, 440 verges,
Jet de la balle du Cricket,
Marche de deux milles.

SECOND JOUR.

Jet de boulets, légers et pesants,
Course à la barrière, en sautant 4 barrières, 200 verges,
Saut de droite et de gauche et saut franc,
Petite course à pieds, 100 verges,
Saut de longueur, à la course,
Saut de longueur, sans élan,
Grande course à pied, 1 mille,
Huit parties de croasse, entre les Sauvages et les membres de la Société du Jeu de croasse de Montréal.

A l'exception du Tir à la Carabine (auquel pourront prendre part seulement ceux qui auront souscrit au moins 10s.), les autres jeux seront ouverts à tous les compétiteurs.

Des billets d'admission dans les loges du Club seront fournis à tous ceux qui auront souscrit cinq chelins.

Les vainqueurs qui gagneront les principaux prix, recevront des médailles, ou la valeur équivalente en argent, à leur choix.

Les noms des compétiteurs devront être inscrits à la loge du Secrétaire et Trésorier, avant le commencement du jeu auquel ils veulent prendre part.

Les billets d'admission dans les loges du Club, se trouvent chez le Secrétaire du Club, et chez Messieurs Armour et Rumsey, et Chalmers; aux hôtels Rasco, du Canada, et Tétu.

A. LAMOTHE,
Secrétaire.

Montréal, 18 août 1844.

À LOUER Une MAISON confortable, faisant l'encoignure des Rues Craig et St. Dominique—

Il y a bains, fourneaux et cabinet d'aisance.

—Aussi,—
Deux Magasins, ou Études.

S'adresser à

P. MOREAU.

7 juin.

DR. D'ORSONNENS.

Seconde porte à gauche sur la rue St. Louis, à son encoignure avec la rue Sanguinet.

ÉCOLE COMMERCIALE,

À 10s. PAR MOIS.

À dater du 7 du courant, TOUS LES SOIRS, excepté les dimanches et fêtes, de 5½ heures à 8½ heures, dans la Classe No. 3, de la Grande École des Frères; (entrée: Rue Vitré, No. 1.) avec l'autorisation du Séminaire, je donnerai à la jeunesse Canadienne française, un COURS d'Anglais, de Calcul Usuel, de Tenue des Livres, etc., etc., proportionné à la force et aux désirs des élèves et des parents, chez lesquels je pourrai donner aussi des leçons particulières de plusieurs langues et autres branches d'instruction.

H. L. SHARRING,
de Londres.

3 juillet.

Manuscrit Perdu.

PERDU, Jeudi après midi, entre l'Évêché et le Port, Rue St. Denis, Bonsecours ou des Commissaires, un fort rouleau de papiers, comprenant la Vie de ROBERT CAVELIER DE LA SALLE, traduit de SPARKS en français et entièrement manuscrit, le tout enveloppé d'un papier brouillard inscrit des mots, LA SALLE.

Celui qui trouvera ce manuscrit est prié de le remettre à ce Bureau ou au propriétaire, Rue Bonsecours, No. 5.
16 août.

MM. HAYES & HAUCK,

Manufacturiers & Importateurs,

Seconde porte au Nord Est de la Place d'Armes, Nos 141 & 96 de la Rue Notre Dame.

MM. HAYES ET HAUCK ont l'honneur d'annoncer que leur importation étendue de CHAPEAUX de SOIE et de CASTOR, de CASQUETTES, etc., vient d'arriver par les Vaisseaux le *Burnhopside* et l'*Ottawa*, et qu'ils attendent de jour en jour par le *Lady Kinaird*, de Londres, le reste de leur assortiment de printemps. Ils peuvent le recommander à l'examen des Connaisseurs et du public. On ne trouvera rien de mieux, sous le rapport du goût, de l'élegance et de la qualité.

Montréal, Mai 31, 1845.

RECEMMENT importés par M. DELAGRAVE, et à vendre par le Soussigné:

Fleur de Champagne, de Ruinat, père et fils,
Do. do. Moët et Chandon, en petites et grosses bouteilles,
Vin de Pommard, en quarts de 30 gallons,
Do. do. de Volnay,
Do. do. de Beaune,
Do. do. Macon,
Château Lafitte, en barriques et en quarts,
Chambertin, en caisses d'une douzaine,
Hermitage, Rouge et Blanc, do.,
St. Péray Mousseux,
Do. Rosé, en grosses et petites bouteilles,
Château Grille, en caisses d'une douzaine,
Cote-Rôtie do. do. do.,
Château Lafitte, en grosses et petites bouteilles,
Frontignan Muscat, en bouteilles,
Lunelle do.,
Sauterne do.,
Chablis do.,
Boussillon do.,
Porto,
Liqueurs Fines, en caisses d'une douzaine,
Do. Curaçao de Hollande,
Absinthe Suisse,
Fromage de Gruyère,
Vanilles, Truffes, Patés de Foies gras, Petits Pois,
Attendus de jour en jour par le *Hanna*, *Lady Sale*, et le *Suzana*:—
Vins de Saunterne en quart de 30 gallons,
Chablis do. do.,
Schubert, Baco, Champagne en petites bouteilles,
de Ruinat, Eaux-de-Vie, de Champagne en caisses d'une douzaine, Château Margot, et quelques douzaines de supérieur Château Lafitte.
Tous ces vins peuvent être recommandés aux amateurs comme de première qualité, la plus grande partie venant directement de la célèbre maison de FLORENTIN FAYRE, de St. Perny, département de l'Ardenne en Bourgogne.
Pierre à Moulages française très-grosse et de première qualité, Moulages toutes faites venant directement de Laferté, de 5 pieds de diamètre.
Toile à Bluteau de Hollande,
Venant d'être débarqué du *Niagara*—
Quelques douzaines de CHAPEAUX FRANÇAIS pour hommes.
Attendus de jour en jour:—
Calices à coupe d'argent, Ciboires, Ostensoirs Encensoirs, Porte-Dieu, etc. Aussi divers autres articles dans cette branche.

J. D. BERNARD.

Prospectus

DE LA

SOCIÉTÉ MUTUELLE DE CONSTRUCTION DE MONTRÉAL.

Incorporée par acte du Parlement.

DIRECTEURS.

M. CASTLE, Ecr.

J. T. BRONGEEST, Ecr.

J. M. TOBIN, Ecr.

JOHN LEESHING, Ecr.

ROBERT SCOTT, Ecr.

JOHN T. BADGLEY, Trésorier et Secrétaire

GEORGE GRUNDY, Assistant-Secrétaire.

W. N. CRAWFORD, Notaire Public.

WILLIAM SPEARS, Inspecteur.

Actions de £100 et chaque souscription mensuelle de 10s. par action. Mise d'entrée, 2s. 6d. par action.

LE but de cette société est de permettre aux individus de placer leurs épargnes dans l'achat ou l'érection de bâtisses.

Un locataire dans l'espace de dix années paie à son propriétaire, en loyers, une somme égale à la valeur de la maison qu'il occupe, et cependant à l'expiration de ce temps, il n'a aucun intérêt dans la propriété. Mais en devenant membre de cette société, il peut acheter ou bâtir une maison par le moyen d'une avance ou prêt qui lui est fait dans ce but et pour cet objet, lequel prêt est repayable par instalements mensuels, qui ne sont que peu de chose, s'ils sont plus considérables, que le loyer qu'il serait autrement obligé de payer, avec cet avantage qu'il devient propriétaire en dix ou douze ans, et fréquemment en bien moins de temps.

Le fonctionnement de la société est comme suit: chaque membre paie une souscription mensuelle de dix chelins pour chaque action de £100 qu'il a prise; ainsi celui qui possède une action peut emprunter ou acheter £100 et celui qui a pris cinq actions, £500, et ainsi de suite, en proportion du nombre d'actions qu'il possède. L'argent que la société aura à prêter, sera offert tous les mois au concours, et alors chaque membre aura l'occasion d'acheter jusqu'au montant de ses actions.

L'emprunteur ou l'acheteur, avant de recevoir le montant, doit déposer les particularités de ses sûretés, qui seront examinées et visitées par l'Inspecteur, qui fera aussi l'investigation des titres, et si tout est satisfaisant, l'argent est avancé, chargé toutefois au taux de six pour cent par an. Si l'emprunteur désire bâtir, l'argent lui est avancé selon et suivant les progrès de la bâtisse.

La plus grande sécurité et protection contre tout risque est ainsi offerte aux capitalistes en autant qu'aucune autre sûreté que celle des biens de fonds du des bâtisses ne sera reçue.

(Toute sûreté personnelle, quelque bonne qu'elle soit sous tous les rapports, ne sera prise dans aucun cas), mais le grand objet pérennaire de cette Association, est de procurer aux individus qui ont peu de revenus et des revenus limités, les moyens par lesquels ils puissent placer une partie de leurs épargnes, d'une manière sûre, avantageuse et profitable, et d'offrir à ces classes des motifs qui peuvent les exciter à des habitudes industrielles et d'économie, dans l'espérance de pouvoir, avec leurs épargnes, se procurer pour eux-mêmes et leurs familles, de confortables maisons.

En conséquence de la période avancée de la Session pendant laquelle cette société a obtenu son acte d'incorporation, les livres de la Société ne pourront être ouverts pour la transaction des affaires, avant le premier Octobre prochain. Mais les personnes qui désireraient profiter des avantages qu'elle offre peuvent se procurer des copies de l'Acte d'Incorporation et des règlements de l'Association en s'adressant à Wm. N. Crawford, cénier, Notaire Public, rue St. Gabriel, qui recevra aussi les noms de ceux qui désireraient devenir souscripteurs.

Avis.

Pour la commodité des souscripteurs à la Société Mutuelle de Construction, et autres personnes, le soussigné a ouvert un livre de RÉFÉRENCE ou MÉMORANDUM des particularités, des lots vacants ou à vendre dans cette ville et ses environs. Les avantages de cette méthode, et pour le vendeur et l'acheteur, sont évidents et ceux qui désirent disposer des terrains, lots de terre, &c., sont respectueusement invités à fournir les descriptions, prix, &c., de leurs biens-fonds à

W. N. CRAWFORD, N. P.

No. 25, Rue St. Gabriel.

Mai 12.

CHARLES DE BOUCHERVILLE,
Docteur en Médecine,
RUE SANGUINET, No. 25.
FAUBOURG ST. LAURENT.

L. BOYER,
DOCTEUR EN MÉDECINE,
34 Rue St. Denis.

Chs. J. COURSOL,
Avocat,
Coin des Rues Ste. Vincent et Ste. Thérèse.

LE DOCTEUR VALLÉE,
No. 2.

Grande Rue St. Jacques.

VIS-À-VIS LA BANQUE DE MONTRÉAL.

A NOS ABONNES.

LE premier semestre d'abonnement de la REVUE CANADIENNE vient de finir et il est encore un grand nombre de nos abonnés surtout de la campagne qui n'ont pas encore payé. D'après les conditions du journal, l'année entière est due du premier juillet courant. **Avis aux retardataires**, qu'ils ont vingt chelins à payer, au lieu de dix. L'encouragement que nous avons reçu et que nous recevons encore tous les jours de toutes les parties du pays, va au delà de nos espérances, mais pour que cet encouragement nous profite, il faut que ceux qui s'inscrivent remplissent leurs obligations. Comme notre liste d'abonnés augmente chaque jour de plus en plus, et que son chiffre va bientôt atteindre le nombre de copies du journal, que l'on frappe chaque semaine, il nous faudra enfin effacer de nos listes ceux qui ne paieront pas. C'est le seul moyen de nous assurer une existence prospère et longue, et nous sommes déterminés à faire observer nos conditions d'abonnement.

Ceux qui, d'ici à quelques semaines, au **1er septembre prochain**, n'auront pas payé, au moins le premier semestre, peuvent s'attendre à voir la discontinuation de la REVUE. Nos abonnés de la campagne voudront bien nous adresser cela directement ou le payer à nos agents; et nos agents nous rendront service en nous envoyant les noms de ceux qui remplissent leurs obligations, de ceux qui ne paient pas, qui discontinuent, etc., d'ici au **1er septembre prochain**.

Nous profitons de cette occasion pour annoncer à nos lecteurs que nous attendons de France par les prochains steamers les journaux et revues suivantes que nous mettrons à contributions, et qui nous promettent une riche moisson de romans, nouvelles, feuilletons, récits attrayants, instructifs et amusants: *L'Illustration*, *La Revue des Deux Mondes*, *La Revue de Paris*, *Le Magasin Pittoresque*, *Le Musée des Familles*, *Le Feuilletoniste*, *L'Abeille Littéraire*, *La Revue Nouvelle*, etc., etc.

LA REVUE CANADIENNE paraît le Samedi de chaque semaine. Elle formera, pour l'année, un volume contenant la matière de plus de dix volumes grands in-octavo. Le journal sera imprimé sur beau papier, et la partie typographique et matérielle sera sans reproches.

On s'abonne à la *Revue Canadienne*, au bureau du journal, no. 7 rue St-Nicolas, ou aux bureaux du Rédacteur-en-chef, no. 31 rue St.-Gabriel, vis-à-vis l'Hôtel du Canada, de Mme. St-Julien; et chez MM. Fabre et Cie., et C.P. Leprohon. Libraires de cette ville.

Un an 20 chelins.

Six mois 10 ..

Trois mois 5 ..

LOUIS O. LE TOURNEUX,
Rédacteur en chef et Propriétaire.

MONTRÉAL.

IMPRIME PAR LOVELL ET GIBSON.